

SAINT ISIDORE DE PÉLUSE

LETTRES ¹A ANTIOCHOS ²

Dans le corps, les indispositions ont un excès pour origine – en effet, quand ses éléments laissant leurs limites propres les dépassent et viennent à se dérégler, c'est alors la maladie et la mort dans la souffrance – il en va de même pour l'âme. Si nous passons précipitamment de la vie équilibrée au désordre, nous voici à la fois enflés d'orgueil et réduits en esclavage : l'un nous fait haïr, l'autre fait rire de nous. Par le mélange des maux opposés, l'arrogance avec l'adulation, nous y gagnons la haine et nous prêtons à rire. Mais si nous élaguons ce qu'il y a d'excessif dans ce que nous éprouvons, nous serons humbles juste ce qu'il faut, nous serons élevés sans risque de tomber. Telle est en effet notre philosophie qui contracte en un seul choix modestie et grandeur : modestie en ne s'élevant au détriment de personne, grandeur, en entendant n'aduler personne.

A HERMOGÈNE, LAMPÉTIOS ET LÉONTIOS, ÉVÊQUES

Si vraiment, avec Zosime, Eustathios et Maron, des gens qui ne possèdent aucune honnêteté propre, qui ne se laissent pas instruire par les faits, et ne s'ouvrent pas au conseil d'autrui, mais se trouvent précipités dans une perdition reconnue de tous, il est superflu, selon vous, de discuter de ce qu'il faut faire, vous feriez bien alors de demander à Dieu dans vos prières de vous indiquer vite comment les tirer de l'abîme du vice; car, apparemment, c'est du ressort de Dieu cette oeuvre-là.

A PAUL

Si la richesse, la beauté, la force, la gloire, la puissance, tout ce que l'on trouve beau, est bientôt consumé et comme fumée se dissipe, qui est assez fou pour mettre sa vanité et son orgueil dans un seul de ces avantages, quand on voit celui qui les possède tous à la fois en être dépouillé et privé, quelquefois même de son vivant, de toutes façons à sa mort ? Qui ne les a pas tous à la fois – de fait, il n'est pas possible de les réunir tous – comment ne prêtera-t-il pas à rire s'il met sa vanité dans des ombres, des songes et de vagues illusions ?

A ATHANASE

Personnellement, je trouve sage ce que toi tu prétends absurde. Si tout était évident, où serait l'usage de notre intelligence ? Il n'y aurait pas de recherche. Si rien ne l'était, alors nous serions complètement abattus : il n'y aurait pas de découverte. En réalité, par ce qui est évident, on saisit d'une certaine manière ce qui ne l'est pas. Et si ce qui n'est pas évident nous échappe encore, nous y gagnons alors de voir rabaisser notre suffisance.

A ZOSIME, PRÊTRE

Il faut, mon cher, persuader les auditeurs par des actes que le royaume des cieux existe, et alors engager ceux qui écoutent à le désirer. Or les auditeurs se laissent persuader quand ils voient leur maître agir d'une manière digne du royaume. Mais s'il philosophe sur le royaume en agissant comme toi d'une manière qui mérite le châtement, comment persuadera-t-il ses auditeurs ? Il agit comme celui qui voudrait persuader de désirer un objet des gens qu'il aurait persuadés auparavant que cet objet n'existe pas !

¹ **Isidore de Péluse**, mort vers 450, est un moine du monastère de Lychnos, près de la ville de Péluse dans le delta du Nil, en Égypte. Abbé de son monastère, il a laissé de nombreuses lettres dont l'importance théologique est grande. Liturgiquement, ce saint est commémoré le 4 février.

² SC 108

A MARINOS, ÉVÊQUE

Je trouve heureuse la définition que donne l'illustre Job de la sagesse et de la science : «Vénérer Dieu, voilà la sagesse; se tenir loin du mal, voilà la science»; car, en vérité, la suprême sagesse, c'est une juste conception de Dieu, et la science la plus divine, c'est la conduite parfaite : la première a une opinion juste sur le divin, la seconde se tient loin du mal; l'une se sert de mots pour parler de Dieu, on estime l'autre à ses actes. Si donc celui qui aime Dieu et en est aimé est à la fois sage et savant, il possède et la vertu de contemplation et celle de l'action, l'une comme âme, l'autre comme corps; comment nous prendre alors pour des philosophes exceptionnels si nous négligeons de vivre le mieux possible pour ne nous appliquer qu'à bien parler ?

A DOMITIUS, COMES

La défaite, mon très sage ami, ce n'est pas de mourir au combat, c'est d'avoir peur de l'ennemi et de jeter son bouclier : mais celui que trahit son corps quand il désire faire preuve de vaillance, la règle le fait inscrire au trophée; aussi bien l'on voit les athlètes morts au cours de la lutte honorés par les organisateurs de ces combats plus que ceux qui n'ont pas connu le même sort. S'il en est donc ainsi, pour quelle raison penses-tu que pour les martyrs la mort est une défaite, au lieu d'y voir une raison de les célébrer davantage ? Car la fin de ce combat-là, ce n'est pas de garder en vie le corps – qui seul pour les bourreaux vivait et qu'ils ont mis à mort – mais de ne pas altérer la gloire de la vertu.

A PALLADIOS, DIACRE

Si ni la grandeur de l'épiscopat, ni une conduite qui ne le mérite à aucun titre, ni la parole de l'apôtre qui définit ce que doit être un évêque, ni le tribunal incorruptible qui prononcera un verdict incontestable, ni rien d'autre ne t'écarte de la folie qui te transporte d'un désir insensé et te fait espérer acheter cette dignité, laisse-toi du moins persuader par les païens. On raconte en effet que Pittacos, ayant reçu le pouvoir des Mitylénien, après avoir vaincu en combat singulier Phrynon, le chef de Rhègion, voulait leur rendre ce pouvoir : comme ils n'acceptaient pas de le recouvrer, il les y contraignit; il ne voulait pas être un tyran, mais un simple particulier. Si donc celui qui, en risquant personnellement sa vie, s'est acquis le pouvoir, s'en dépouille volontairement – il s'était chargé du danger, il s'était déchargé de la tyrannie, et cela parce qu'elle n'avait pas de comptes à rendre – toi qui n'es même pas de droit un simple contribuable, à ce qu'on dit, une charge à haute responsabilité, appelée à rendre de multiples comptes, plus haute que toute dignité humaine, une charge que tu ne devrais pas accepter même si on te l'offrait, voilà ce que tu rêves d'acheter, non seulement sans t'en cacher, mais en t'en glorifiant. Qui alors ne te reprochera pas une telle audace ?

A PALLADIOS, SOUS-DIACRE

Il serait juste que l'homme équitable ait une attitude plus humaine que l'homme de la justice trop stricte. Car il lui sied plus qu'à l'homme de la justice de se montrer humain.

A ALPHIOS, SOUS-DIACRE

Il vaut mieux ne pas se faire prendre par le vice; si l'on est pris, il vaut mieux savoir que l'on est pris et rapidement se reprendre comme après une ivresse. Car celui qui est pris mais ne pense pas avoir été pris, sa maladie est incurable.

A AMMONIOS, SCHOLASTICOS

Ceux qui en leurs enfants encore tout petits sèment en premier lieu la notion de l'excellence et de la providence divines, en second lieu le sens de la vertu, ceux-là, parce qu'ils sont non seulement des parents mais aussi des éducateurs excellents, obtiendront des récompenses divines. Tandis que ceux qui auront implanté en eux polythéisme et vice, étant donné qu'ils auront sacrifié leurs enfants aux démons, recevront le salaire qu'ils méritent.

A SYMMACHOS

Dans les guerres civiles, même si les vainqueurs sont plus malheureux que les vaincus – en effet ils ont plus à rougir qu'eux, dans la mesure précisément où ils en ont fait plus que les autres – c'est en tout cas avec une réconciliation en perspective qu'ils s'opposent. Tandis qu'en nous, là où la guerre est plus implacable que la guerre civile – car c'est en un seul être que se livre le duel – c'est sans réconciliation en perspective que l'on s'oppose. Au contraire, on voit celui qui en a fait plus que l'adversaire s'en glorifier alors qu'il devrait en rougir, car le châtement est réservé aux artisans du drame plus qu'à ceux qui en sont les victimes.

A MARTINIANOS, ZOSIME, MARON, EUSTATHIOS

Très chers, fuyez le vice : il est capable de rendre enragés et insensés ses fervents. Poursuivez la vertu : elle est capable de rendre sages et de maintenir dans la bonne disposition ceux qui s'y attachent. Par ce qu'il y a souvent de doux et de serein dans leurs yeux, elle montre qu'en eux l'esprit empli de sagesse a tout envahi.

A ARCHIBIOS, PRÊTRE

L'expression «En lui habite toute la plénitude de la divinité, corporellement», tu disais ne pas la comprendre : pour moi, je pense que cette expression est mise pour substantiellement. Car ce n'est pas une opération de la divinité produite par la substance qui gouvernait ce temple immaculé, mais une substance aux opérations innombrables : elle n'était pas une fraction de don, mais la source des biens. C'est lui-même, veut-il dire, qui règne avec le Père, tient les rênes du ciel et gouverne la terre, qui s'est fait homme et, avec les armes du combattant s'est tenu sur la ligne de bataille, pour à la fois organiser le monde, assurer la victoire au genre humain, mettre en déroute les démons ravisseurs, renverser leur chef gonflé d'orgueil, et combler l'Église de dons innombrables. C'est le roi, dit-il, qui a été général, non pas le général qui aurait été paré du titre de roi; c'est le roi qui sous la forme de l'esclave a caché sa propre dignité dans la bataille, non un simple soldat qui se serait arrogé le titre de roi. Il était roi quand il légiférait, non un simple soldat se mettant à légiférer : car l'expression «Moi je vous dise,» est d'un roi; «Je le veux, sois purifié !» est d'un souverain; «Qu'il te soit fait comme tu le veux» vient de quelqu'un qui a un pouvoir absolu, «Tais-toi, silence» est d'un seigneur; et toutes les expressions de ce genre que je ne veux pas toutes énumérer pour ne pas allonger ma lettre.

Mais si tu es choqué par la Passion, audacieuse tentative contre Dieu qui n'a atteint que sa chair, écoute le coryphée des apôtres : «Or, dit-il, comme le Christ a souffert en sa chair !» Si donc celui qui a reçu dans ses mains les clefs des cieux a montré que la chair a souffert au sens propre – elle seule était accessible aux souffrances car le divin est impassible – si même, parce qu'ils avaient mis à mort l'héritier, les juifs ont plus souffert que dans n'importe quelle tragédie, ne te laisse pas troubler par la Passion, mais qu'elle te conduise à d'amples actions de grâces, parce que le roi, l'impassible, qui ne saurait accepter l'ombre d'un changement, a livré sa propre chair, et s'étant exprimé bien des fois en homme faible : stratagème pour surprendre le malin, après avoir dressé de brillants trophées de victoire, est monté aux cieux, revêtu des prémices de notre nature.

Mais si, comme certains le disent, il était simplement un homme, paré de la grâce divine, pour quelle raison les juifs, quand ils ont fait périr un grand nombre de saints, n'ont pas subi le même sort, tandis que, à cause de Lui, aucune tragédie n'a soutenu la comparaison avec leurs souffrances ? Eh bien, il est évident que les premiers n'étaient que des saints, tandis que Lui, il était le Dieu seul-engendré qui avait daigné se faire homme. Ils n'avaient pas la même dignité quand ils sont allés au supplice : ils étaient des serviteurs, Lui, il était le Maître; voilà ce qui entraîna pour les juifs un châtement implacable. «Voici l'héritier», disent-ils. C'est sur l'héritier que les vigneronns se jetèrent pour le tuer, et non pas sur un serviteur comme eux, sur le propre fils du Maître et non pas sur l'un d'entre eux qui aurait été élevé à la dignité de fils. Comment en effet le Fils a-t-il été envoyé après les serviteurs, lui que l'on devait respecter ? Comment a-t-il été appelé le deuxième homme venu du ciel ? Comment Dieu est-il venu ici, s'il a coopéré avec l'homme ? Comment s'est-il abaissé, alors qu'il était l'égal de Dieu ? Comment Dieu a-t-il envoyé son Fils avec une chair semblable à celle du péché ? Ou comment n'a-t-on pas de dédain pour les saints Mystères, quand ils passent pour être le corps et le sang d'un homme ? Comment a-t-il dit : «Tu m'as muni d'un corps ?» Comment devait-il lui aussi avoir quelque chose à offrir ? Comment, par son propre sang a-t-il libéré les captifs ? Comment ont-ils crucifié le Seigneur de gloire ?

Comment le Verbe s'est-il fait chair ? Comment le Père, après avoir parlé à maintes reprises et de bien des manières dans les prophètes, a-t-il ensuite parlé en son Fils ? Ou encore, comment le Fils a-t-il partagé à peu près les mêmes conditions de vie (que nous) ? Eh bien, pour ne pas avoir, par une énumération exhaustive, à accabler ton attention, je ne dirai qu'une chose qui résume tout : prononcer des paroles humbles en étant Dieu, c'est réaliser efficacement l'économie du salut, et cela ne porte aucun préjudice à sa substance immaculée; en revanche, prononcer des paroles divines et surnaturelles, alors qu'on est homme, c'est le comble de la présomption. Car, si un roi peut se permettre d'être simple dans ses propos et sa pensée, pour un soldat ou un général, parler en roi, c'est interdit. Si donc il était Dieu, comme précisément il l'était, en se faisant homme, il y a place pour les humbles choses; tandis que s'il n'était qu'homme, il n'y a pas de place pour ce qui est d'en haut !

A ZOSIME, PRÊTRE

Beaucoup – ce serait peut-être trop dur de dire tous – te raillent fort violemment et âprement : je souhaite que ce soit à tort! Mais quand celui qui est ton propre frère, en gémissant et en se lamentant sur ton compte, nous a fait le même rapport pour ne pas dire un rapport plus accablant, en nous suppliant de t'arracher, s'il était possible, à cet abîme de débauche où tu as vieilli pour ton malheur, en ayant souvent rejeté celui qui t'exhortait à ne pas t'en prendre à ceux qui te sont confiés, je t'adresse cette lettre pour que tu deviennes maître de toi-même et que tu songes à la honte de ton impudicité, à la vieillesse vers laquelle tu te traînes, au divin sacerdoce auquel je ne sais comment tu as pu accéder, aux méfaits et aux scandales actuels, et au châtement à venir, et que tu cesses de te rouler dans le vice, en faisant le jeune homme «au seuil de la vieillesse». Comment en effet exhorteras-tu les jeunes à la tempérance, si tu ne t'exhortes même pas toi-même au moment de la vieillesse ? Comment ne frémis-tu pas de te conduire ainsi et d'approcher de l'autel ? Comment oses-tu toucher les mystères immaculés? Je t'y engage donc – même si cela te chagrine, la vérité aura été dite en toute franchise – : cesse d'agir ainsi, ou bien éloigne-toi de l'autel vénérable crains d'attirer un jour le feu du ciel sur ta propre tête, à fournir aux faibles de bonnes raisons de tenir le langage qui leur plaît.

AU MÊME

J'apprends qu'un sage, détaché des richesses et défenseur de la vertu, t'a rencontré, qu'il a mis en oeuvre tout ce qu'il fallait pour te corriger, mais s'est vu congédier sans avoir rien obtenu, sans avoir pu t'aider; ta maladie s'est révélée plus forte que son art médical. Alors que tu aurais dû, charmé par la beauté de ses idées, plein d'admiration pour son intelligence et de respect pour la noblesse de ses sentiments, mettre un terme à ton vice, tu l'as congédié, non seulement sur un échec, mais encore sur une insulte. Que faut-il faire alors ? Si personne ne t'est d'aucune aide, si même le conseil ne rencontre que mépris, si le rire des gens n'a aucune importance, si le scandale public te paraît négligeable, si tu es inaccessible à la crainte de Dieu, si la menace du jugement te fait rire, c'est que, sans le savoir, nous avons affaire à un coeur de pierre.

A AIDESIOS, POUTEUOMENOS (CURIALE)

Puisqu'une guerre s'allume à un coeur enflammé, mais ne s'apaise pas lorsque le coeur s'apaise, ne t'engage jamais dans les difficultés des guerres, et surtout lorsque la piété et la vertu ne sont même pas en jeu : pour elles, en effet, il faut lutter jusqu'à verser son sang, sans trahir ni l'une ni l'autre.

A ISCHYRION, SCHOLASITCOS

Quand la grandeur d'âme ne tourne pas à la suffisance mais vise à l'équité, elle échappe alors aussi bien à la vanité qu'à la servilité, sans laisser se mêler l'inconvenance et la bienséance.

A PIERRE

Même si, sous ce que tu as appelé, dans ta lettre, la tyrannie d'Eusèbe, personne ne connaît d'autre raison à la condamnation des hommes vertueux que la vertu seule – en effet la sentence précède le jugement, et la seule mention de ce jugement attendu accélère la perte de

ceux qui ont fait cette mention – malgré tout, ne te décourage pas. Car l'oeil qui voit tout ne permettra certes pas que la vertu se voie continuellement bafouer par le vice : il agira comme il lui convient et rendra à la vertu et au vice ce qui leur est dû.

A KYROS, SCHOLASTICOS

Sache que, insensiblement, ce qui paraît être une petite faute devient peu à peu un grand mal : à force de dire «Cela n'a pas d'importance», le mal finit par envahir la vie. Ainsi bien des gens estiment que s'intéresser à la beauté d'autrui est sans importance, alors que c'est cela qui produit l'adultère et ruine les foyers. Chez nous, celui qui même avant d'avoir commis l'acte, ne retient pas ses regards, est châtié comme adultère : cela je le passe pour l'instant sous silence, et si je le fais, c'est que je m'adresse maintenant à toi qui, au lieu de croire aux saintes Écritures, prétend avoir à cœur de suivre Démosthène. Eh bien, sache, mon très cher ami, que lui non plus n'a pas manqué de faire une réflexion analogue, et qu'il clame clairement et fortement : «La mollesse et l'insouciance de chaque jour, que ce soit dans la vie des individus comme aussi dans celle des cités, ne se laissent pas percevoir immédiatement à chaque négligence, mais c'est dans le résultat final qu'elles frappent les regards.» Si donc tu l'estimes digne de foi, puisses-tu alors le suivre : supprime les petites fautes pour que les grandes ne puissent même pas avoir de commencement.

A ÉSAÏE, SOLDAT

Bien des gens partent d'eux-mêmes pour juger autrui. Celui qui aime l'argent ne croit pas que l'on soit indigent, ni l'impudique qu'on soit chaste, ni le cruel qu'on soit humain, ni l'ambitieux qu'on soit compatissant; et inversement, celui qui est chaste pense qu'il y en a beaucoup comme lui, celui qui est dans l'indigence également, ainsi que celui qui a de l'humanité; si donc tu condamnes tout le monde, toi qui mérites, à ce qu'on dit, d'être condamné par tous, nous n'en sommes pas surpris. Ce qui se produit normalement s'est vérifié dans ton cas.

AU MÊME

Beaucoup, après avoir péché, ont repris le combat et ont triomphé de leurs passions devant lesquelles jusqu'alors ils s'avouaient vaincus. Si donc toi aussi tu as souvent péché, reprends-toi !

A PIERRE

Tu risques d'ignorer, mon bienheureux ami, que l'intelligence de celui qui parle comme l'habileté oratoire de celui qui exhorte ont moins de pouvoir pour ébranler le pécheur que les bonnes dispositions de celui qui reçoit les conseils. Car, de se laisser persuader ou non, il en est le seul maître. Si tu en doutes, à l'aide d'un seul exemple auquel aucun autre ne pourra être comparé, je vais tenter de te persuader. Qu'y a-t-il de plus éloquent que le Verbe, ou qu'y a-t-il de plus sage que la sagesse qui a prononcé tant de paroles à la fois douces et énergiques pour détourner Judas de sa cupidité, en vain ? Ce n'est pas en raison de sa faiblesse personnelle, mais parce que celui qui écoute est maître de sa propre décision : c'est la règle du libre arbitre qui fait que le responsable du jugement c'est la raison; s'il en est donc ainsi, celui qui accomplit ce qui est de son ressort mérite l'approbation, tandis que celui qui ne suit pas les bons conseils mérite d'être blâmé et incriminé; quant à celui qui reporte la mise en cause de celui qui ne s'est pas laissé persuader sur celui qui n'a pas réussi à persuader, c'est un sot, car il montre là son ignorance de la nature des affaires divines et humaines.

A LÉONTIOS, ÉVÊQUE

C'est vrai, comme tu l'as écrit, bien des troubles se sont introduits dans les Églises. Là où il y a le nom de la paix, là se rassemble le cortège des oeuvres de la guerre. Or cela arrive du fait des nombreuses fautes de toutes sortes commises par ceux qui ont reçu la charge d'enseigner; au lieu de les énumérer une à une, je ne citerai qu'une chose qui résume tout, une chose considérable, importante, éclatante : elle avait fait des réunions apostoliques comme autant de flambeaux partout sur la terre, alors que, négligée aujourd'hui, les Églises sont remplies de confusion; qu'est-ce que c'est ? Je vais te le dire en toute franchise, d'ailleurs je ne pourrais faire

autrement : autrefois, c'étaient les hommes qui aimaient la vertu qui étaient promus au sacerdoce, aujourd'hui ce sont les hommes qui aiment l'argent; autrefois c'étaient ceux qui fuyaient cette tâche parce que la responsabilité était grande, aujourd'hui ce sont ceux qui se précipitent sur cette tâche, parce qu'elle procure de grandes jouissances; autrefois c'étaient ceux qui s'honoraient d'une pauvreté volontaire, aujourd'hui ce sont ceux qui tirent profit d'une cupidité volontaire; autrefois c'étaient ceux qui avaient devant les yeux le tribunal divin, aujourd'hui ce sont des gens qui n'y pensent même pas; autrefois c'étaient des gens qui étaient prêts à recevoir des coups, aujourd'hui ce sont des gens qui sont prêts à les donner; et à quoi bon m'étendre ? La charge, semble-t-il, a désormais dégénéré en passant d'un sacerdoce à une tyrannie, de l'humilité à l'arrogance, du jeûne à la jouissance, de l'économie (du ministère) au despotisme; car ils ne veulent pas administrer les biens en serviteurs, mais se les approprier en maîtres. Ces réflexions ne visent pas tout le monde mais les coupables; il en est en effet, il en est dont la vie est conforme au caractère apostolique, mais qui n'osent pas élever la voix; ils méritent pleinement le blâme pour la seule raison que voici : devant le nombre des gens sans règle de conduite, ils ont peur et négligent, alors que cela leur revient, d'intervenir pour opérer le redressement qui s'impose.

A MARCIANOS, PRÊTRE

Dans ta lettre tu as demandé pour quelle raison le Christ, au moment où il marchait vers la croix – c'est mieux que de dire qu'il y était emmené – a fait des reproches aux femmes qui pleuraient sur lui – même si leur comportement s'expliquait par l'ignorance, du moins était-il un signe de leur bon cœur –; je réponds ceci : parce que la Passion était acceptée et même voulue, il avait raison de voir dans la compassion une injure. Car la compassion ne saurait être agréable ni même acceptable pour qui la Passion est une Passion volontaire.

A DANIEL, PRÊTRE

Même si tu ne presses pas, même si tu ne sommes pas ton débiteur de s'excuser – ce qui te donne à toi une bonne excuse pour ne pas lui accorder le pardon nécessaire aux fautes commises à ton égard – eh bien toi, même s'il ne demande pas, même s'il ne réclame pas de pardon, accorde-le lui, si possible en tête-à-tête, sinon, en ton for intérieur, et qu'aucun acte ne montre que tu es de ceux qui désirent se venger; de la sorte, en effet, celui-là, rempli de honte devant ta philosophie, s'amendera lui-même, conscient d'avoir offensé un saint homme.

A THÉODOSE, ÉVÊQUE

Il n'y a pas de honte à rester en deçà d'un niveau que l'on ne peut atteindre; ne pense donc pas toi non plus que sont en état d'infériorité ceux dont l'éloquence ne peut s'élever à la hauteur de tes éloges, mais en reconnaissant leur bonne volonté, pardonne leur insuffisance. Car, préférant s'exprimer d'une manière déficiente plutôt que de se voir taxer de négligence, ils se lancent quand même dans une entreprise au-dessus de leurs forces.

A ZOSIME, PRÊTRE

Pour le délit précédent, tu semblais avoir un beau prétexte pour te faire pardonner en passant pour avoir vengé ton frère, tandis que pour ton délit actuel, tu n'as rien de tel pour te couvrir, et même tu as perdu le bénéfice du premier pardon; car si auparavant tu vengeais les torts faits à ton frère, comment se fait-il que celui dont tu prétendais alors prendre la défense, tu n'as pas honte aujourd'hui de lui faire du tort et de le tourmenter par tous les moyens ? Ce dernier délit montre à l'évidence que tu as commis aussi, délibérément, le premier, car celui qui n'épargne pas un frère, comment aurait-il pu épargner un étranger ?

A HIERAKION

Ce n'est pas dans un tissu de pourpre flamboyant ni dans les pierreries scintillantes dont les feux se mêlent à l'or qu'il faut voir la parure d'une femme : car bien des femmes dépourvues de goût et convoitant ce genre de parure, finissent par susciter le dégoût et l'aversion de leurs

proches. Mais c'est la beauté de l'âme, effet des vertus, qui attire le désir du conjoint et constitue un philtre d'amour.

A AMMONIOS

De peur que la présomption, mal terrible dont on peut difficilement se défaire, ne nous retienne sur terre et ne nous prive des récompenses célestes, le Seigneur a dit : «Debout, partons d'ici !» En effet, ayant engagé sa propre puissance dans la parole qu'il avait prononcée, il délivra ses vrais disciples des passions tyranniques et les fit passer dans l'assemblée céleste.

A THÉOLOGIOS, DIACRE

Puisque tu nous as fourni l'occasion de revenir sur des trésors apostoliques – tu as dit en effet : Que veut dire «Non seulement ils le font, mais encore ils approuvent ceux qui le font», et tu as ajouté : Si l'approbation est plus fâcheuse que l'acte, pour quelle raison Paul a-t-il adopté cet ordre-là ? – fais un peu appel à ton bon sens pour chercher le sens de la parole apostolique qui t'échappe, et écoute.

Il y a des gens qui n'ont pas compris la citation mais qui, étant comme toi dans l'embarras et estimant que les expressions apostoliques sont corrompues, les ont interprétées de cette manière : «Non seulement il y a ceux qui le font, mais aussi ceux qui approuvent ceux qui le font.» Selon eux le texte primitif se présentait ainsi pour faire entendre que l'acte était plus grave et l'approbation moins grave. Pour moi, sans dire que les livres apostoliques comportent une erreur dans ce passage, sans m'en prendre non plus à ceux qui n'ont pas compris – car peut-être, même s'ils ont tort en ce passage, sur d'autres ils ont raison, et ils ont saisi le sens de passages que, pour ma part, je ne suis pas arrivé à comprendre – j'exposerai ce que j'ai compris et m'en remettrai au jugement des lecteurs.

Donc, selon moi, c'est parce que louer les coupables est beaucoup plus condamnable et plus grave du point de vue du châtement que cette phrase est pertinente : «Non seulement ils le font, mais encore ils approuvent ceux qui le font.» Car celui qui après la faute condamne le péché pourra avec le temps se reprendre un jour, trouvant un très grand secours pour changer d'attitude dans la condamnation du péché; tandis que celui qui fait l'éloge du mal se privera lui-même du secours que procure le repentir. Puisque donc ce jugement relève d'une conscience corrompue et d'une âme atteinte d'une maladie incurable, on juge à juste titre beaucoup plus fautif celui qui fait l'éloge de la faute du coupable. Car l'un se détournera très rapidement du péché, l'autre pas du tout, selon que l'emporte le jugement de celui qui commet la faute ou de celui qui l'approuve.

A POLYCHRONIOS

Puisque tu me demandes dans ta lettre : Pour quelle raison «Dieu les a livrés à leur intelligence sans jugement ?» Je répondrai : Si tu lis la suite, tu comprendras et tu n'auras plus aucune hésitation. Il est écrit en effet : «Remplis de toute sorte d'injustice»; ainsi, après avoir désigné le vice d'une manière générale, par la suite, il en parcourt en détail les espèces. Si donc il a livré des gens que le vice ne va pas remplir mais a déjà remplis, quelle absurdité peut-il avoir commise? Si ce n'est pas clair pour toi, alors que c'est clair, je vais essayer d'en donner une interprétation plus claire? (Paul) n'a pas dit : Quand ils furent livrés, ils furent remplis, ni non plus : Ils furent livrés pour être remplis, mais : '(Déjà) remplis, il les a livrés ', c'est-à-dire: il les abandonna privés de son propre secours, comme un général abandonne des soldats qui, pour ne pas obéir à ses ordres, se font battre par leur faute, en les privant de sa compétence. Car ceux qui, d'eux-mêmes, se sont laissés remplir de toute sorte de vice, à juste titre, il les a livrés à l'abandon : il ne les a pas poussés à leur intelligence sans jugement, mais il les a laissés y courir.

AU MÊME

Comme, pour les cités, la qualité du site est étroitement liée à la qualité du climat, de même pour les âmes, la bonne disposition à la vertu s'attache l'alliance divine.

A ARCHONTIOS, PRÊTRE

Si ceux qui sont sensibles aux pointes acérées de la vanité du monde recherchent d'eux-mêmes les épreuves ceux qui ont été blessés par la si fine pointe des traits de la gloire céleste ont bien le droit de se préparer à affronter les épreuves avec bien plus de courage.

A AEMILIANOS, PRÊTRE

Il n'est pas mince le profit que l'on tire du récit des plus hautes vertus. Il réveille les âmes endormies pour les inciter à la vertu; il rend plus alertes les âmes nonchalantes; à celles qui s'attachent au vice, il apprend à rougir, et les guide sur le chemin de la conversion. C'est ce que montre le sage auteur des *Proverbes* quand il a déclaré : «Les beaux propos sont des rayons de miel». Il dit beaux ceux qu'anime le souci de la vertu et de la piété; non pas ceux qui ne tirent leur éclat que d'artifices empruntés, mais ceux qui portent en eux-mêmes la beauté de la vérité; non pas ceux qui vont portés sur le char de la poésie ou de la rhétorique, mais ceux qui choisissent la marche à pied naturelle à l'homme et accordée par Dieu; quel est alors l'avantage qu'on peut en tirer ? Apprends-le nous, ô sage ! «Leur saveur est la guérison de l'âme.» Donc, puisqu'il n'est pas mince le profit que l'on tire des prouesses de l'antiquité, ne cessons pas de proposer ces hauts faits dans nos réunions et nos débats. Bien des maladies de l'âme, qu'elles soient cachées ou visibles, trouveront ainsi un remède approprié.

A DIDYME, PRÊTRE

Le bienheureux Aphrodisios, ton frère, qui avait la dignité de prêtre, portait la réserve dans ses yeux, la persuasion sur ses lèvres, et la sagesse en sa bouche. Il maîtrisait les appétits de son ventre, il dominait ceux de son bas-ventre, bref il était le réceptacle et la demeure commune de presque toutes les vertus. Or, puisqu'il a été appelé aux parvis célestes, dignement récompensé de ses efforts, il ne faut pas se laisser aller au chagrin, mais plutôt se réjouir de ce que désormais il recueille le prix de ses combats. Car celui qui se lamente sur la fin que les saints connaissent ici-bas mériterait les lamentations de tous les gens sensés, comme aussi celui qui pleure sur ceux qui ont remporté la couronne de la victoire mériterait qu'on se lamente et que l'on pleure sur lui. En voilà assez sur ce point.

D'autre part, sache que seul celui qui est riche en vertu avance en sécurité, quand celui qui en dispose n'est pas infidèle à ce bien en menant une vie facile, et ne se laisse pas prendre par l'amour du pouvoir; en effet non seulement toi, mais moi aussi, je pense que passent les limites de l'impudence ceux qui sans même avoir connu les efforts des athlètes, s'en prennent aux vainqueurs couronnés; des gens qui sans même être inscrits au nombre des vrais disciples, brûlent de s'élever au rang des chefs, eux dont les dispositions ne justifient pas la position, mais la position justifie les dispositions; en effet, ils achètent les charges pour faire violence à la vertu; ils se mêlent de dire ce qu'ils n'ont même pas consenti à apprendre et ils ont le front d'ordonner ce qu'ils n'ont même pas supporté d'entendre. Qui donc, sous les ordres de tels chefs, pourra accomplir ou envisager quelque grande et noble action ? Qui ne rougira de se faire l'auditeur de gens qui ont passé leur temps, hier comme auparavant, dans les tripots et les tribunaux ? Lequel de nos ennemis ne rirait et ne verrait là théâtre et hypocrisie ? Mais puisque tu as demandé dans ta lettre ce qu'il faut faire, je n'ai pas d'autre réponse que celle-ci : il faut s'exercer à la vertu, rester en paix, s'attendre au jugement, déjouer les manoeuvres du diable ! Car il est habile et multiforme l'ennemi de l'humanité, pour ensorceler tantôt par des flatteries, tantôt par des faux raisonnements; et surtout, parce qu'il refuse le combat face à face – ou alors il s'y ferait prendre rapidement – eh bien il cache souvent sous l'apparence de l'amour le venin du mal. En effet, sous couvert d'élever l'homme à égalité avec Dieu, il le ravale à un rang plus pitoyable que celui des êtres sans raison; non seulement il le dépouille d'avantages utiles, mais encore il lui fournit des désavantages inutiles, je veux dire sueurs et peines, mort et corruption. Mais puisque beaucoup en cherchant à dévoiler ses manoeuvres ont montré que ses machines de siège ne servent à rien, il faut que toi et tous ceux qui ont le bon sens en partage et la préoccupation du salut vous dépistiez ses ruses et vous vous en gardiez autant que possible; surtout quand il prend l'apparence de l'amitié pour séduire, car alors, il est difficile à prendre et à combattre.

Tu as fait aussi allusion à des questions de dogme : sache donc que j'ai entendu un jour quelqu'un de compétent dans l'étude de la pensée des évangélistes dire que, en répétant à tous moments le mot d'enfant légitime, ils voulaient établir que le Fils n'est pas une créature. Ils ont dit en effet : «A ceux qui croient en son nom, il a été donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu,» et

«Ce que vous demanderez en mon nom, vous le recevrez;» pour celui qui a plusieurs noms, l'appellation la plus propre est celle de Fils, car elle met en lumière la légitimité, et exclut l'idée de créature. Or il est bien évident que ceux qui le disent Fils ont reçu la grâce, tandis que ceux qui osent le dire créature ne sont pas visités par la grâce.

Tu as aussi touché à la *Politique*,³ brûlant de tout apprendre à la fois; ma réponse sera brève : les sages de la Grèce, universellement célèbres pour le sérieux et la valeur de leur pensée, en voulant établir ce qu'est le juste, le convenable, le légal, le beau, se sont dépensés en d'innombrables propos, ont composé de longs dialogues qui ne sont que labyrinthes, et sont si loin de dire ce qu'il faut qu'ils ajoutent encore à la confusion des lecteurs. Mais le très divin Verbe, quand il est venu ici, quand il a réveillé la raison naturelle des hommes et qu'il a confié à la volonté de chacun la détermination du juste, du convenable, du légal et du beau a éclairci ce point dans ces quelques mots : «Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur vous aussi.» Puis, pour ne pas paraître opposer une loi non écrite à une loi écrite, mettant un sceau à ces paroles et montrant qu'il a tout embrassé dans cette concision, il ajoute : «C'est là en effet la Loi et les prophètes.» Oh ! l'indicible sagesse, car même si cela a été dit avec concision, seule une puissance supérieure peut se contenter de peu de mots pour comparer des réalités de cette valeur et de cette importance. Donc, puisque nous avons en nous-mêmes la règle de tous les biens, ce que nous voulons qu'il nous arrive de la part des autres, que cela leur arrive de notre part !

Sache également que ceux qui n'ont pas vu dans la grandeur et la beauté des créatures un fondement de la piété, mais leur font offense – car non seulement ils n'ont pas reconnu le Demiurge, mais encore ils leur ont attribué un caractère sacré – ces gens que l'on imagine être des sages, ont fait naufrage dans l'océan de l'ignorance; alors que les créatures proclament leur artisan – en effet une maison ne se construit pas sans architecte, ni un navire sans un charpentier de marine, pas plus qu'un instrument de musique ne peut être monté sans un harmoniste – ceux-là faisant offense à l'art et même aux produits de cet art, ont rejeté le Demiurge. Avec de telles considérations, évidemment, cela a été aussi la ruine de la *Politique*. Car en rejetant de leur âme le chef de l'univers, ils n'hésitent pas à commettre sans vergogne toute sorte d'injustice et de mal.

Tu m'écris aussi à propos des gens éloquentes : sache que le très divin Verbe ne rejette pas l'homme éloquent, s'il met sa vie personnelle en harmonie avec sa parole; mais si, philosophe en paroles, il fait voir à ses actes qu'il n'est pas philosophe, le Verbe a raison de ne pas admettre la parole d'un tel personnage.

A PISTOS, DIACRE

Tu as demandé dans ta lettre pour quelle raison, après les mots «Celui qui est allé vers une femme mariée ne sera pas absous», l'Écriture ajoute «Ni non plus quiconque la touche»; je réponds donc : l'Écriture a pris le mot *être allé vers* au sens de 's'unir, comme lorsque Sara dit à Abraham : «Va vers ma servante et par elle fais un enfant,» et le mot *toucher* au sens de *embrasser* ou *entrer en contact avec*. En effet, même si en comparaison de l'union charnelle ces gestes ne passent pas pour des fautes, cependant, au jugement de la vérité, ils peuvent non sans raison être aussi des péchés. Car si l'on considère comme adultère le regard indiscret, le toucher se verra juger beaucoup plus sévèrement. Comme sur les images, la couleur est plus excitante que le dessin, de même sur le corps, le toucher est plus excitant que le regard. Si donc te regard, quoique plus subtil, s'est vu condamner, le toucher, jouissance plus concrète, n'a pas été interdit sans raison.

A LÉONTIOS, ÉVÊQUE

Les infirmités physiques et les maladies hideuses semblent souvent provenir du dérèglement des parents, sans que l'intempérance ait forcément pour origine la malformation – qu'un lépreux donne le jour à un lépreux ou un blennorragique à un blennorragique, je ne peux l'affirmer absolument, mais qu'un podagre ⁴ donne le jour à un podagre, tout le monde serait d'accord pour le dire.

³ C'est la société organisée, la manière d'y vivre, l'ordre qui y règne, les règles qu'elle reconnaît et respecte.

⁴ Qui souffre de la goutte.

Donc le législateur, à mon avis – car il ne faut pas se déclarer sur des sujets obscurs mais laisser les auditeurs en juger – avait en vue l'intempérance quand il cherchait à empêcher qu'on ne s'unisse n'importe quand, dans l'idée que la tare passerait aux descendants. Cette remarque n'est pas sans intérêt : la preuve en est que les podagres ne se sont pas vus écarter des parvis sacrés. Les premiers en effet à être atteints de cette maladie ne la contractent pas à la suite d'une infirmité mais d'une vie passée dans le mal, la volupté, la mollesse et la paresse; c'est là leur châtement. Mais leurs descendants ne se voient pas interdire la participation aux assemblées sacrées. Car fatalement, ils sont les héritiers des infirmités mais non de l'intempérance de leurs parents; et ceux qui portent sur leur corps la marque du dérèglement de leurs parents ne sont pas châtiés – le législateur en effet n'a pas donné l'ordre qu'ils fussent lapidés : leur mal était involontaire – mais ils sont frappés de déshonneur pour l'amendement des parents.

Et si l'on pense que cette législation n'est pas heureuse, que dire de la mort ? Pour la faute d'une seule – je veux dire Ève – tout le genre humain fut condamné à mort, et pourtant bien des hommes sont estimables et n'ont pas suivi leurs ancêtres dans leurs fautes. Et si dans ce cas-là, une fois la souche morte, les rameaux, héritant de la semence, sont forcément malades eux aussi pourquoi s'étonner que dans ce cas-ci également, à cause de la souche, le rameau soit déshonoré et communique nécessairement son mal à la souche ? Car lorsque le rameau est frappé de déshonneur, la douleur n'est pas moindre pour la souche. En effet celle-ci qui souhaite voir son rameau en excellent état, quand elle se rend compte que le même dérèglement a fait passer le mal jusqu'à lui, ses retours sur elle-même la tortureront ici-bas, et dans l'au-delà, ce sera aussi le jugement. Est-ce que Dieu, qui savait à l'avance qu'ils seraient mauvais les a retenus par ces liens et les a freinés par ces maux, je ne peux l'affirmer absolument; mais que ces maladies ont valu souvent à certains la couronne, je le soutiendrais avec assurance. Mais s'il y avait dans la Loi l'ombre des biens à venir, et pas simplement l'image de la réalité parce qu'elle voyait, je pense, dans le lépreux l'homme artificieux et malfaisant, dans le blennorragique le débauché et l'impudique, dans l'homme à l'âme impure, c'est-à-dire dans celui qui a touché un cadavre, le complice et l'auxiliaire d'une âme pécheresse, dans l'homme qui pleurait, celui que les malheurs plongent dans le deuil et les larmes, pour ces raisons, la Loi a ordonné de les bannir de la sainte assemblée des *sans défaut* et de l'Eglise.

A ZOSIME, MARON, EUSTATHIOS

Faire continuellement bonne chère, voilà l'école des amours contre nature, de quoi ruiner complètement la santé du corps et les qualités de l'âme. Cessez donc de vivre ainsi et apprenez sinon à jeûner, du moins à vivre avec frugalité, ce qui constitue vraiment le bien-être du sage; alors cesseront les couplets satiriques dont vous êtes généralement l'objet. Mais si vous vous précipitez dans l'abîme du libertinage, ne vous fâchez pas contre les railleurs, condamnez plutôt votre propre vie de délices que, dit-on, vous ne vous assurez même pas vous-mêmes – car vous êtes des calculateurs – mais en vous précipitant sur les tables d'autrui. Le jour où vous aurez déchiré le voile de ténèbres qui vous aveugle, alors vous verrez la beauté de la tempérance qui pour le moment échappe à vos regards.

A HERMOGÈNE, THÉODOSE, AELIANOS, ÉVÊQUES

Si votre vertu exceptionnelle n'allait pas me faire taxer d'erreur lorsque je parlerais de vous, aussi bien devant les hommes d'aujourd'hui – ils en savent davantage – que devant les hommes de demain – cela dépasserait ce qu'ils pourraient croire – je serais descendu combattre pour faire votre éloge.

A PALLADIOS, DIACRE

Pour beaucoup, ta vie n'est pas honnête, mais c'est avec la volonté de cacher tes fautes et le désir de passer pour un intellectuel que tu fréquentes les savants. Pour moi, ce n'est pas ce que je dirais, mais comme mon expérience m'a appris que ce n'est pas pour le savoir que tu affectes de scruter les secrets de l'Écriture, mais parce que tu convoites une gloire humaine, je ne te répondrai pas, obéissant en cela au divin commandement qui recommande de ne pas donner aux chiens ce qui est saint, ni non plus de jeter les perles devant les porceux.

A ISIDORE, DIACRE

Dans le commentaire de l'Épître aux Romains, cher homonyme, il y a vraiment tout le trésor de la sagesse du très sage Jean. Je crois – et que personne ne me taxe de complaisance ! – que si le divin Paul s'était exprimé en langue attique pour faire lui-même son commentaire, ce commentaire n'aurait pas été autre que celui de l'homme illustre que je viens de nommer, tant l'inspiration, la pensée, l'élégance et la justesse de l'expression ornent son commentaire.

AU MÊME

Un jour, j'ai rencontré un saint homme – notre homonyme, non notre synonyme (je dis cela parce qu'il s'appelait lui aussi Isidore) car il avait une grande inclination à la vertu – dont le regard, quand il enseignait, était impressionnant d'intelligence – son éloquence était riche en moyens de piquer l'attention – et dont les sourcils, levés au-dessus de ses yeux, appuyaient le sens de ses enseignements. Tout en lui, pour ainsi dire, respirait l'efficacité, et il provoquait chez ceux qui le voyaient un étonnant désir de la sagesse divine.

A ZOSIME, MARON, PALLADIOS, EUSTATHIOS

A ce que j'apprends, pires que des fauves sanguinaires, après avoir conclu entre vous une paix plus redoutable qu'une guerre, vous n'avez pas craint d'injurier un homme doux et paisible qui a généralement le souci de lui-même et des autres, et de lui dire tout ce que vous mériteriez d'entendre vous-mêmes: cela m'a fait beaucoup de peine pour vous, parce que vous ne savez même pas que vous êtes au nombre des méchants. Souffrez donc qu'on vous l'apprenne !

A DIONYSIOS

J'apprends que tu es très habile à te draper d'une vaine gloire et à recueillir une estime qui ne te revient nullement. Si l'apparence de la vertu te paraît respectable, pourquoi ne pas t'entraîner à la vertu elle-même ? Pourquoi, au lieu de cela, délaisser les fruits et mettre ta gloire dans les feuilles ? Même si les efforts font paraître la racine amère à certains, le fruit du moins est doux et désirable.

A EUDAIMON, DIACRE

Pour les grecs, les barbares et l'humanité entière, le témoignage des adversaires passe à juste titre pour digne de foi; les juifs, au comble de la méchanceté, n'avaient pas cru non seulement les prophètes, mais pas même Dieu en personne; cependant il y eut un certain Josèphe, juif accompli et zélé de la Loi, pour faire un commentaire fidèle de l'Ancien Testament, pour militer remarquablement en faveur des juifs, en montrant tout ce qu'il y a chez eux d'extraordinaire, en acceptant aussi de céder devant les faits authentiques, car il ne suivit pas l'avis des impies; aussi, à mon avis, est-il nécessaire de citer ses paroles.

Que dit-il donc ? «En ce temps-là, vient Jésus, un homme sage, si du moins on doit l'appeler un homme; car il fut l'auteur d'oeuvres surprenantes, le maître d'hommes qui étaient heureux d'accueillir la vérité, et il attira beaucoup de juifs et aussi beaucoup de gens de culture grecque. C'était le Christ, et, bien que Pilate l'eut condamné à la croix sur la dénonciation de nos chefs, ceux qui dès le début s'étaient attachés à lui ne l'abandonnèrent pas. Il leur apparut en effet le troisième jour, vivant à nouveau : cela comme une foule d'autres prodiges, les divins prophètes l'avaient prédit de lui. Jusqu'à aujourd'hui, le peuple des chrétiens qui lui doivent leur nom n'a pas disparu.»

Sur bien des points, cet homme m'inspire une vive admiration par son amour de la vérité, surtout quand il dit : «Il fut le maître d'hommes qui étaient heureux d'accueillir la vérité.» Car il y a des gens, et les juifs incrédules étaient du nombre, qui avec une parfaite inconscience, rejettent ce qui est tout à fait clair et divin; c'est leur propre inconscience et non l'obscurité des faits qui leur fait prendre ce parti. Si donc même les adversaires n'ont pas osé s'opposer à la vérité, quel est celui qui ne croira pas à des faits plus clairs que le soleil ?

AU MÊME

Tu as demandé pourquoi les trois enfants, après avoir invité tous les hommes en général à bénir Dieu, y ont invité Israël en particulier. Je réponds : parce que les uns ont bénéficié d'une providence générale, les autres d'une protection particulière et privilégiée et que si les uns avaient en eux la loi naturelle, les autres avaient reçu aussi la Loi écrite.

A NÉMÉSIOS

Selon moi, incomparables sont la richesse et la puissance de ceux qui foulent aux pieds l'amour de la richesse : nous devons faire tous nos efforts pour compter parmi eux; car même si beaucoup ont adoré le pouvoir tyrannique de l'argent, comme l'idole du Babylonien, eh bien nous, imitant le courage des trois enfants, même si des sons de trompettes et de syrinx, et de toute musique qui monte vers le ciel, retentissent à nos oreilles, même si la fournaise du dénuement s'embrasait, ne prêtons attention ni aux tambourins, ni aux flûtes, ni à toutes les autres illusions de la richesse; et même s'il faut tomber dans la fournaise de la pauvreté, eh bien préférons cela plutôt que d'adorer cette (idole); nous aurons alors la philosophie qui, ici-bas, siffle comme une rosée au milieu des flammes et apporte une totale liberté, et dans l'au-delà procure les couronnes de la persévérance.

A LÉONTIOS, ÉVÊQUE

Si le mal s'emparait de certains débutants, il n'y aurait là, à dire vrai, rien de tellement grave, même si ce l'est pourtant. Mais parce que le mal s'aggrave insensiblement et dévore même certains de ceux qui ont obtenu le sacerdoce et que, comme tu l'as écrit – c'est le mal capital, plus grave que n'importe quel malheur – les fidèles trouvent là, je ne sais comment, une excuse, que ceux qui tiennent de tels propos reçoivent comme instruction de régler leur vie personnelle non pas sur de mauvais prêtres, mais sur les commandements. Car le juge intègre ne saurait admettre de fausse excuse mais il dira : «Il y a eu certainement bien des prêtres estimables sur qui vous auriez dû fixer votre attention pour corriger votre propre vie. Mais puisqu'on a surpris votre passion pour le vice qui vous faisait inlassablement regarder non pas du côté des meilleurs mais du côté des pécheurs, eux, ils subiront le châtement que leurs actes méritent, et vous, qui avez méprisé la vertu et chéri le vice, sans que le désir du royaume ou la crainte de la géhenne ne vous ait persuadés d'être les gardiens de mes lois, vous subirez le châtement suprême.»

A ALYPIOS, SCHOLIASTICOS

Puisque, selon toi, les eaux dormantes de la littérature altèrent une âme avide d'être abreuvée, je t'engage vivement, très estimable ami, à libérer les sources dont l'avantage est d'être abondantes et intarissables, et non pas celles qu'il faut alimenter.

A ABRAHAM, ÉVÊQUE

Le laisser-aller de la plupart m'étonne grandement : il y a des gens admirables et pleins de noblesse qui endurent avec coeur l'effort pour la vertu, tandis que ces gens-là ne souffrent même pas le langage qui habituellement suscite l'effort pour la vertu. A qui donc peuvent-ils faire croire qu'ils acceptent vraiment de suer sang et eau pour la vertu, quand on les voit supporter difficilement ce qu'on dit en sa faveur ? Exhorte donc ces gens, dont tu me parles dans ta lettre, à s'attacher à la lecture des Écritures. Là est la source de la vraie connaissance.

A ZÉNON

L'intention de l'apôtre est remarquablement claire; mais si elle te paraît d'une profondeur difficile à saisir, je vais essayer de te l'expliquer brièvement.

L'apôtre, dans une invitation à la modestie, après avoir dit «Admettant chacun la supériorité de l'autre," ajoute : «Qu'il y ait en vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus, lui qui étant dans la forme de Dieu, n'a pas voulu ravir de force l'égalité avec Dieu, mais s'est anéanti lui-même en prenant forme d'esclave.»

Si le Christ n'était pas égal (au Père), la référence serait superflue : ce serait par obéissance aux ordres de quelqu'un de supérieur qu'il aurait agi comme il l'a fait. Mais s'il est égal (au Père), comme il le fut vraiment, ce qui est dit convient et va dans le sens de l'humilité. S'il avait considéré l'égalité comme un privilège, il ne se serait pas abaissé lui-même, de peur qu'un rang servile ne portât préjudice à sa dignité. Mais puisque, de par sa nature, il était égal (au Père), que sa noblesse venait de sa substance et n'avait pas été accordée par grâce, il n'a pas refusé de s'abaisser. Car, esclave, même affranchi, même honoré de la filiation (adoptive), s'il avait considéré cette dignité comme un bien à dérober ou à découvrir, il n'aurait pas admis d'agir comme un serviteur; tandis que le fils légitime, qui avait par sa nature noblesse et dignité, ne pouvait refuser d'agir ainsi; et sa conduite est hors de tout soupçon. Car, dans le premier cas, l'ancien esclavage fait soupçonner l'indignité; dans le second, la noblesse naturelle ne donne même pas place au soupçon. L'un en effet peut être déchu de sa filiation adoptive, l'autre ne perdra jamais sa noblesse et son rang naturels.

A ISIDORE, DIACRE

Beaucoup passent pour courageux et nobles, sans même avoir subi ni de près ni de loin l'assaut des tentations; convaincus de ne devoir qu'à leur réputation et non à la pratique le courage que leur supposent les spectateurs, ils froncent les sourcils. Voilà pourquoi, selon moi, sont livrés à la tentation des gens qui se verront ainsi guérir de la prétention à se montrer grands et invulnérables, et réduire à la modestie : ce n'est pas un mince avantage pour l'âme que soit rabaissé l'orgueil de ceux qui n'ont pas pu supporter je ne dis pas la lutte, mais même l'épreuve. Car celui qui a été vaincu après bien des victoires est peut-être pardonnable, mais celui qu'une simple escarmouche a fait tomber, donne la preuve d'une faiblesse ou plutôt d'une mollesse extrême.

A TAURUS, PRÉFET

Sache bien, temple de sagacité, que si, aux meilleurs de tes amis, j'entends ceux qui comme toi, sont nourris de vérité et incorruptibles, tu donnais une part de tes responsabilités – car il est généralement dangereux que la charge de tant d'affaires repose sur un seul – par la valeur de tes collaborateurs, ton gouvernement serait finalement *aristocratique*.

A LAMPÉTIOS, DIACRE

Les choses divines paraissent folie à l'homme psychique. Eh bien, sache-le, pour quelqu'un qui ne veut pas se laisser d'abord persuader que le royaume de Dieu existe, il est impossible qu'en naisse le désir.

A ALYPIOS, POLITEUOMENOS (CURIALE)

Ce qui est grave, ce n'est pas la lenteur à châtier qui selon toi t'a fait du tort, mais la hâte à châtier celui dont l'innocence apparaîtra plus tard, comme on l'a vu souvent; ne te hâte donc pas de réclamer le châtiment, mais bien plutôt de vérifier s'il y a vraiment culpabilité : le délai ne te lèsera nullement, tandis que la précipitation à réclamer le châtiment d'un innocent te fera le plus grand tort.

A DOROTHÉE, CIARISSIME

Ici-bas, mon excellent ami, ces deux choses sont incompatibles, je veux dire la rigueur des châtiments et la capacité de résistance. Elles s'opposent l'une à l'autre, car le corps naturellement corruptible ne peut les voir réunies; mais dans l'au-delà, avec l'entrée en jeu de l'incorruptibilité qui élimine la corruption, cet antagonisme peut prendre fin de sorte que l'excès des tourments ne chasse pas l'âme du corps ni ne renvoie le corps au néant.

A SERENUS, DIACRE

Bien des gens considèrent la santé du corps comme le bien le plus important mais n'en prennent nul souci – ils préfèrent l'agréable à l'utile et leur santé en souffre – de même pour la vertu : ils la louent, mais s'écartent du chemin qui y conduit.

A ANATOLIOS, DIACRE

Le vin, bu opportunément et modérément, car il a sa valeur, engendre la gaieté. Mais bu sans modération, il fait payer cet excès et se venge de ceux qui en abusent, en leur apportant ridicule, honte, quolibets et mauvais coups.

A PAUL, PRÊTRE

Il faut non seulement que le corps soit pur, mais aussi que les regards que nous lançons – les yeux sont appelés pour cela : jeunes filles ⁵ – soient vierges, et qu'on ne leur permette pas de se rassasier sans honte ni contrôle de la beauté d'autrui, de peur que le regard ne soit une formation à l'acte.

A EUTONIOS, DIACRE

Comme j'ai l'impression – il faut deviner ton état d'esprit dans tes lettres – que tu supportes avec joie les efforts que demande la vertu et que tu penses que les fruits qui en découlent sont importants, mais que tu es découragé parce que les hommes te croient malheureux, j'ai décidé de t'écrire quelques mots.

Tu ne vois pas que tu t'affliges de ce qui devrait te faire plaisir. Car si tu ne doutes pas que, devant Dieu, ton attention à la vertu t'apportera des fruits en abondance, pourquoi te laisser troubler par l'opinion soupçonneuse des gens, en admettant même qu'ils aient une telle opinion. Or tel n'est pas non plus leur jugement, je tenterai de le montrer très facilement. Même si parmi les adeptes de la vertu tu étais le seul à subir cette épreuve, même dans ce cas ce serait une fausse opinion. Au reste, ceux qui haïraient les gens de bien auraient, c'est sûr, une ombre d'impudence. Mais si tu n'es ni le premier ni le seul à passer par de tels malheurs, mais que cela est arrivé à presque tous les meilleurs, non seulement chez les chrétiens, mais aussi – cette généralisation doit apaiser ton découragement – chez les juifs d'autrefois, les grecs et les barbares, pourquoi te démoraliser ? Car si ces gens-là, comme de valeureux athlètes, bien que frappés, blessés, perdant leur sang, aux prises avec la mort, ont persévéré, pourquoi te faire mal en te décourageant et rendre ainsi plus fort ton adversaire ? C'est comme si tu disais : pourquoi l'adversaire ne frappe-t-il aucun des spectateurs mais seulement celui que le tirage au sort a fait entrer dans le stade ? Ne te décourage pas si tu subis le même sort que ces gens «dont le monde n'était pas digne», réjouis-toi au contraire : de même que tu as ta part de luttes, de même aussi, tu auras ta part de gloire au moment de la victoire.

A OPHELIOS, GRAMMATICOS

Selon certains, le commandement «Mangez la Pâque avec un zèle empressé» fut dicté, apparemment, par la nécessité de sortir rapidement d'Égypte. Eh bien, qu'ils l'entendent de cette manière ! – ce serait faire preuve de grossière sagesse que de chercher querelle sur des points sans portée néfaste sur les auditeurs – mais le zèle risque d'être un acte avant l'acte, conservant une parenté avec la Parascève (préparation) qui est à proprement parler un acte avant un acte. Pour cette raison, on appelle zélés les hommes de bonne réputation, et on les oppose aux mauvais. Isocrate, que tu célèbres à tout moment, en est le garant quand il écrit à Démonicos : «Peu de temps suffit à rompre les relations des mauvais, tandis que même l'éternité entière ne saurait effacer celles des zélés.» Il faut donc que soit zélé, c'est-à-dire ami de la vertu, celui qui va manger la véritable Pâque divine. Les initiés comprennent cette parole d'après la disposition spirituelle du législateur.

A OLYMPIOS, PRÊTRE SCHOLASTICOS

Plus que des dons nombreux et une très grande gloire, j'aurais préféré emporter l'assentiment sur les points abordés précédemment dans ma lettre, je ne peux le nier, chercheur de querelle ! Je ne m'attendais certes pas à me voir mis en cause, si certains, alors qu'ils entendaient ce qu'il y avait de meilleur, n'y prêtaient pas attention et se privaient ainsi de ce que mes discours pouvaient apporter d'utile; j'espérais simplement au contraire que chacun ou bien

⁵ Le mot signifie jeune fille, poupée, d'où pupille de l'œil.

en viendrait à blâmer ceux qui ne seraient pas persuadés, ou bien s'abstiendrait de critiquer ou moi ou eux. Mais puisque tu es assez avancé en sagesse pour me blâmer, toi qui n'as rien à dire mais te contentes de montrer Dieu en toutes choses, et qui crois avoir un point fort, c'est que je n'ai pas pu persuader, il me faut t'écrire là-dessus et ne pas laisser cette accusation sans réponse. Car il serait aberrant que tu aies l'audace d'écrire des choses inconvenantes et que moi j'hésite à y apporter la juste réplique. Si tu t'étais contenté de parler sans écrire, je n'aurais pas réagi. Mais puisque tu t'es déclaré, mon silence a pour effet de laisser ta sagesse libre de porter atteinte à la vérité. Je voudrais n'introduire ni dureté ni mépris dans mes démonstrations : je ne m'en vais pas dire du mal d'autrui, mais démontrer que je ne suis pas fautif; mais si la nécessité me force à en laisser paraître, c'est à la nature du débat, non à l'intention de l'écrivain qu'il faut en imputer la responsabilité.

Mon point de départ sera le contenu de ta propre lettre. Car si, après avoir écrit souvent ce qu'il fallait, comme tu le dis, et de la manière qu'il fallait, à Eusèbe, Martinianos, Zosime et Maron, pour qu'ils s'écartent du vice et s'attachent à la vertu, je n'ai pas réussi à les persuader, qui mérite d'être accusé ? Il me semble que verbalement c'est moi que tu accuses, tandis que, en fait, c'est eux que tu critiques. Le chœur s'il n'obéit pas à son chef, chante faux. Le malade qui n'obéit pas au médecin va mal. Mais le chef de chœur et le médecin sont hors de cause. Parmi ceux dont l'éloquence et la réputation intellectuelle sont les plus grandes, il n'est personne qui n'échappe à cette accusation, non par incapacité personnelle, mais parce que le libre arbitre laisse les auditeurs maîtres en définitive de leur conduite, lui qui aussi fonde solidement le jugement. Et à quoi bon parler des hommes, quand le Sauveur lui-même offre le premier exemple ? En effet, au moment où les juifs incrédules cherchaient à l'éliminer, où leur éponyme (Judas) tentait de le trahir, le Verbe a prononcé des paroles qui vraiment auraient pu parfaitement fléchir même les pierres : tantôt il cherchait à faire reculer le mal en appelant les hommes à la justice, tantôt il cherchait à le refouler par la menace des châtiments. Et quoi ? A-t-il persuadé ? Nullement ! Pourquoi ? Parce que, comme je l'ai dit, la règle du libre arbitre veut que les auditeurs soient les maîtres de se laisser persuader ou non. Et alors, si tu avais vécu à cette époque, serais-tu venu trouver le Dieu Verbe pour l'accuser en disant : «Comment n'as-tu pas sauvé Judas, alors que tes paroles avaient de quoi le sauver ?» Tout le monde, je pense, t'accuserait de démente et d'un manque total d'éducation. Car, s'il appartient à celui qui enseigne de ne rien omettre de ce qui porte à la persuasion, il appartient aux auditeurs de se laisser ou non persuader.

Or, pour l'heure, la situation n'est pas différente, si pour n'avoir pas persuadé, on doit me faire porter la responsabilité de ceux qui n'ont pas été persuadés. Et si des grecs ou des juifs protestent là-contre – car il faut examiner les positions adverses sous tous les angles et les réfuter par de multiples raisonnements – nous répondrons aux premiers : Pour quelle raison Zeus, selon Homère, n'a pas sauvé du danger Égisthe qui lui était très cher, mais s'est contenté de lui donner des conseils ? et aux seconds : Pourquoi dans l'Ancien Testament, Dieu qui parlait par Moïse et les autres prophètes ne les a pas persuadés, mais en refusant de les écouter, les a poursuivis de ses châtiments ? Car lorsque quelqu'un est puni, le châtiment lui-même montre le manque de persuasion du législateur; bien plus, le législateur lui-même a prévu qu'il ne persuaderait pas tous les hommes d'être honnêtes. En effet celui qui détermine les châtiments sait évidemment qu'il ne retiendra pas les mauvais.

La défense de ce premier point vaudra aussi pour Judas. Il faudrait donc que la démonstration s'en tienne là; car tout autre exemple que l'on pourrait donner à ce sujet serait moins éloquent. En effet pourquoi s'étonner qu'arrive à un simple mortel ce qui est arrivé au Dieu Verbe lui-même ? Mais pour ne pas paraître avoir suivi la piste d'une apparente facilité, je m'en tiendrai aux simples humains.

Ainsi donc, pour quelle raison lapidait-on Moïse le hiérophante, sciait-on Ésaïe, lui le visionnaire des Séraphim, descendait-on Jérémie dans une citerne pleine de vase, crucifiait-on Pierre, décapitait-on Paul ? N'était-ce pas parce que tous ne prêtaient pas attention à leurs paroles et à leurs exhortations ? Et si tu dis qu'ils doivent un tel sort à leur méconnaissance de la rhétorique ou des syllogismes, je me tournerai vers ceux du dehors qui furent très réputés pour leur éloquence, leur habileté, leur persuasion.

Pourquoi Platon, ce trésor des grecs a-t-il perdu la liberté même ? N'est-ce pas parce qu'il n'a pu persuader aucun tyran ? Et Pythagore, qui s'enorgueillissait de sa philosophie, pourquoi a-t-il fui la compagnie de Phalaris ? N'est-ce pas parce que, après un si long enseignement, ce dernier était encore un tyran ? Et pourquoi Socrate, supérieur à tous les sages d'alors, mourut-il condamné à la ciguë ? N'est-ce pas parce que les hommes ne supportent pas ceux qui les conseillent ? Comme tu risques de te laisser convaincre par Aristote, écoute ce qu'il dit : «Ce n'est ni le rhéteur qui de toute manière persuadera, ni le médecin qui guérira, mais celui qui

n'omet aucun des moyens disponibles, nous dirons qu'il est suffisamment compétent.» Comment en effet Périclès a-t-il été condamné, lui qui était «à dix pieds au-dessus des rhéteurs» et qui, de plus, selon le poète comique, «avait la persuasion sur les lèvres ?» S'il avait pu persuader, il ne se serait pas laissé condamner à une amende. Et comment Thémistocle, dont la valeur naturelle était célèbre et qui était prompt à prendre les mesures qu'il fallait, était-il condamné à l'exil ? Comment Démosthène, qui était capable de montrer que les mêmes choses sont possibles et puis, à l'inverse, impossibles – pour ne pas parler de tout le reste, je passerai sous silence ses défaites et le discours sur la fortune d'Harpale – comment n'a-t-il pas réussi à l'emporter sur Midias qui lui avait fait tant de mal ? Il voulait en effet l'emporter sur lui : c'est pourquoi il avait mis toutes ses forces à composer son accusation, c'est évident; pourquoi donc ne l'a-t-il pas emporté ? Ce n'est pas qu'il ait estimé que ses paroles aient été trop faibles face à ses ennemis; ce n'est pas pour avoir reçu quelque chose, comme le soutint Eschine, qu'il sacrifia son accusation : l'esprit de lucre ne s'accorde pas en effet avec la grandeur d'âme de l'orateur; celui qui avait abandonné à ses tuteurs fortunés les biens paternels, après avoir gagné son procès, cet homme-là n'aurait pas honteusement accepté quelque chose pour lui-même; mais considérant ses ennemis comme trop forts pour son discours, et comme s'il avait calculé que face à leur violence son art ne réussirait à rien, avec à propos, il met un terme à cette situation mal engagée, jugeant qu'il valait mieux paraître céder à la douceur qu'être la victime de la sentence des juges; à la vérité céder à cette crainte, c'est équivalent à être incapable de l'emporter sur Midias après l'avoir traduit en justice; mais dans cette incapacité, il y a une défaite bien plus manifeste; car, dans le premier cas, les juges pouvaient croire à la faiblesse du discours, tandis que dans le second, c'est à celle de l'accusateur lui-même qu'ils pouvaient croire. Si donc cet orateur n'a pas espéré persuader par un tel discours, eh bien moi qui n'ai pas persuadé, je ne diffère pas en cela de celui qui n'a pas ouvert la bouche pour cette simple raison qu'il n'a pas espéré persuader. Comment donc, très habile homme, n'est-ce pas terrible que l'on juge chacun de ces gens-là d'après leur intention, sans que nuise à leur gloire leur incapacité à persuader autrui, et que moi, on me traite d'une façon toute différente ?

Ce n'est pas le désir de recueillir des éloges qui m'a fait écrire cette lettre – tu sais combien je les méprise; si je désirais des éloges, j'aurais fait le calcul de ceux que j'ai persuadés d'embrasser la vertu : ils sont nombreux et estimés – mais le souci de montrer – que l'on persuade ou que l'on ne persuade pas – qu'il faut examiner l'intention de celui qui a conseillé et ne pas le juger d'après le résultat de l'entreprise : il n'en est pas le maître.

A NIL, DIACRE

Les babyloniens s'enorgueillissaient de leurs réussites guerrières, étaient fiers de leurs victoires, et se vantaient de leur divination : c'est alors que le Divin les frappa de stupeur en montrant que des enfants captifs étaient non pas plus sages qu'eux par comparaison – la comparaison ne s'applique qu'à ce qui est du même genre – mais sages absolument.

A THÉOGNOSTE, PRÊTRE

Ce n'est pas la même chose, excellent homme, d'ordonner et de permettre : on ordonne ce qui doit être exécuté de toute manière, par exemple : «Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne voleras pas, etc.», alors que pour ce qui contribue à une certaine économie, il s'agit d'une concession. Dans un cas, il y a décret, dans l'autre, il y a non empêchement; et je vais le prouver à partir des Écritures.

Les apôtres ne prêchaient pas la circoncision, ils n'en faisaient pas non plus une règle; mais ils l'autorisaient, non parce qu'il fallait la pratiquer, mais parce qu'une sage concession s'imposait. En effet, ce qu'ils avaient recommandé auparavant, ils n'auraient pu l'annuler par la suite, s'ils l'avaient observé initialement parce que pour eux c'était alors un devoir.

De même, à propos de ceux qui mangeaient chez les incroyants, Paul disait : «Si un incroyant vous invite et que vous consentez à vous rendre chez lui, mangez tout ce qui vous est présentée.» Il veut dire : je ne vous impose pas de vous en aller, mais si vous le voulez, je ne vous en empêche pas. Une chose en effet est d'ordonner, une autre de ne pas empêcher; l'une relève de la législation, l'autre de l'économie.

De même en effet que lors de l'exode sensible des fils d'Israël et des étrangers à leur peuple, il n'avait pas semblé bon, au commencement, au législateur, de les empêcher d'adorer les dieux qui étaient en Égypte de peur que ceux qui étaient leurs adeptes, du fait de leur tristesse, s'abstiennent de sortir, ou que retournent en arrière ceux qui étaient sortis, de même,

lors de l'exode spirituel de l'Égypte qui est le péché, il n'a pas semblé bon aux apôtres d'interdire à ceux qui se convertissaient du judaïsme au christianisme d'observer la circoncision et le sabbat. Cette observance il ne l'ont pas ordonnée de façon obligatoire, et ils ne l'ont pas vraiment demandée. Mais s'ils n'ont pas empêché cette observance dès le début à cause du libre arbitre, c'est seulement pour que les *observants* ne regrettent pas, ne pensent pas que la foi de l'Évangile s'oppose à la Loi, et qu'ils restent sans la foi. (Cela) jusqu'à ce que, après un certain temps, l'apôtre Paul se lève et dise au sujet de ceux qui se glorifiaient de l'observance de la Loi : «Si vous (pratiquez) la circoncision, le Christ ne vous sert à rien.»

A LUC, CLARISSIME

Commettre une injustice est mal; rendre une sentence injuste est pire. Dans le premier cas, pour la victime, il reste l'espoir d'un recours; dans le second, cet espoir même disparaît, ce qui aggrave l'injustice. Ne commettons donc pas d'injustice, et si l'on nous a choisis comme juges, ne portons pas de sentences injustes.

A PIERRE

Ceux qui se laissent conduire par la colère plus que par la réflexion aboutissent la plupart du temps à une catastrophe; ceux qui se laissent conduire par l'intelligence et voient dans leur corps son instrument ont part à la gloire qui s'attache à ce qu'il y a de plus beau. C'est ce que disait l'auteur du livre des Proverbes : «Agis en tout en homme avisé.» En effet ce qui est inconsidéré est dangereux.

A THEODORE SCHOLASTICOS

Si tu consens à lire les saintes Écritures d'une manière réfléchie et attentive, tu seras porté non seulement à aimer la philosophie divine, mais aussi à désirer le contenu de la foi : c'est là que commence la vie qui convient au ciel.

A PAUL

Ce qui fait le philosophe, ce n'est ni l'habit, ni le bâton 1, mais la liberté de parole et le style de vie; de même, ce qui fait le chrétien, ce n'est ni la tenue ni le discours, mais les moeurs et la vie accordées à la vraie doctrine.

A ZOSIME, PRÊTRE

Tu prêtes à rire, ô ... – comment t'appeler pour toucher ton insensibilité ? – quand tu fais cette prière : «Transperce mes chairs de ta crainte.» Car cette prière sied à ceux qui y mettent du leur, jeûnent, se contentent de peu, contiennent les bouillonnements de leur corps, quand ils demandent que le ciel vienne au secours de leur ascèse. Mais cette prière n'est pas faite pour ceux qui, comme toi, gonflent leur chair d'une ivresse sans mesure, qui la font bouillonner dans une vie de débauche aux multiples variétés, et qui surpassent les athlètes par leur bonne santé. C'est comme si, serrant dans tes bras, plein de désir pour elle, une prostituée, tu demandais dans ta prière de recevoir la chasteté ! – Cette prière appartient à ceux qui volent au-dessus de ses filets, non à ceux qui se jettent dans ses rets – ou comme si, te jetant d'un navire dans la mer immense, tu suppliais qu'on te sauvât, imbécile, comme si, te mettant toi-même en danger, tu faisais une prière pour être sauvé ! Comment serait-ce possible ? Car cette demande sied à ceux qui font tout ce qui dépend d'eux-mêmes et demandent que leur effort personnel ne soit pas submergé par la tempête, non à ceux qui se précipitent dans la mer avant même qu'il y ait des vagues.

Cesse donc ta vie de débauche ! Si tu domines ton ventre et maîtrises ton bas-ventre, tu ne prêteras pas à rire, en demandant dans tes prières de recevoir le contraire de ce que tu fais.

AU MÊME

Dans ta lettre, tu demandes ce que signifie le passage : «Transperce mes chairs de ta crainte» – dans ton ignorance, tu demandais peut-être ce que tu ne voulais pas obtenir – alors, écoute : fixe-les, mortifie-les, rends-les inertes au plaisir; qu'à la place des clous, ta crainte les

fixe, les mortifie, les crucifie, les rende inertes et inactives au péché. Connaissant maintenant cette interprétation, ou bien ne fais pas cette demande alors que tu fais bonne chère, ou bien, si tu la fais, ne fais pas bonne chère; d'autant que cette bonne chère ne se trouve pas préparée pour toi dans ta maison, mais que, en te précipitant sans vergogne sur la table d'autrui, conduite taxée par Salomon de détestable et de pitoyable, tu gonfles ta chair d'une manière inconvenante. Car tu ne cèdes pas à un besoin, mais tu vas même au-delà de la satiété.

A HARPOCRAS, SOPHISTE

Sans doute vaut-il mieux supporter les insultes en silence, en philosophe, mais ton attitude n'est pas non plus sans élégance. En effet, victime d'individus connus pour leur perversité, je veux dire Zosime, Maron, Eustathios et Martinianos, tu avais trouvé méchant de te venger d'eux en les traînant en justice, mais aussi dégradant de tout supporter en silence : alors, tu as infligé à ces insolents un châtement verbal, en le limitant à des sarcasmes qui blessent ordinairement ceux qu'ils visent sans être dangereux. Or, à mon avis, le raisonnement initial qui t'a incité à écrire est meilleur que le texte lui-même; aussi je te conseillerais d'y ajouter ce qui manque, je veux dire une attitude noble et une langue exempte de médisance. Car même si ces gens-là méritent d'entendre ces sarcasmes et d'autres encore plus sévères, cependant il ne te sied pas de les prononcer, à toi dont la langue est un sanctuaire de pureté.

A EUSTÉPHIOS, NAVARQUE

Tu as demandé : Sur quoi repose l'évidence que le Christ est allé de lui-même à la mort ? Avant tout, sur son pouvoir de Seigneur de ressusciter les morts. Car celui qui a accordé la vie à des morts n'aurait pu, assurément, se laisser conduire à la Passion malgré lui. D'un autre côté, même s'il ne voulait pas user de son pouvoir divin, il lui était cependant possible de se défendre et de l'éviter, si du moins il le voulait. Il avait justement en Pilate un allié qui recherchait cette solution, quand il disait : «Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort», ou encore : «Je suis innocent de ce sang.» En outre, s'il ne voulait pas non plus se défendre, il avait la possibilité de faire appel, comme Paul. Ils étaient en effet sous la domination romaine – d'ailleurs, c'est Auguste, l'empereur des romains qui après avoir soumis tous les peuples (ils étaient du nombre, eux aussi) avait donné l'ordre de recenser toute la terre avant la naissance du Sauveur selon la chair – et le gouverneur romain chez eux était Pilate : il administrait les affaires, envoyait à Rome ceux qui faisaient appel et respectait leur inviolabilité; c'est donc dans les mêmes conditions que Festus et, si tu veux, le tribun, sauva Paul de l'assemblée qui cherchait à le tuer, et l'envoya à Rome devant César. Mais le Christ n'a rien fait de tout cela : il n'usa ni de son pouvoir, ni de son droit de défense ou d'appel, pour bien montrer qu'il était venu ici-bas pour faire mourir la mort.

A EUTONIOS, DIACRE

Il faut se battre pour ses fils spirituels, mais non se donner en spectacle devant eux, pour deux raisons : pour ne pas les décourager, pour ne pas laisser croire que l'on cherche la flatterie.

Voilà pourquoi je n'ai pas écrit avant-hier. Mais puisque, informé par d'autres, tu as, dans ta lettre, critiqué mon silence et voulu savoir dans les détails ce qui s'était passé, sache que cela va mal pour ton adversaire; fort de sa science rhétorique, il prenait son envol : déjà l'assistance faisait monter vers lui un murmure approbateur; ils ignoraient ta valeur, aussi énumérai-je quelques unes seulement des qualités qui sont les tiennes – il n'est sans doute pas facile de les dire toutes – et je renversai si bien la situation que notre homme rougit et s'éclipsa, et que les auditeurs changèrent d'attitude.

AU MÊME

Celui qui met sa foi en Dieu est porté par une espérance immense, lumineuse, infaillible, tandis que celui qui met sa foi en l'homme est porté par une espérance fragile, faible, incertaine, et la plupart du temps décevante. Aussi les sages doivent-ils tenir la première comme une ancre sacrée, et se détourner de la seconde.

AU MÊME

A mon grand étonnement, je vois des gens prendre plaisir à faire toutes les volontés du diable, cet ennemi universel, et se demander ensuite pourquoi l'ordre a totalement disparu. S'ils évitent une facilité excessive qui serait sans remède, je suis sûr qu'ils éviteront en même temps de se poser une telle question.

A THÉON PRÊTRE

Pas de stupeur ni d'étonnement excessifs, si Zosime, d'extraction servile, comme tu le rappelles, a le désir de paraître et n'a aucun sens de la mesure. Il est tellement fréquent qu'une réussite inespérée tourne la tête aux insensés !

A HARPOCRAS, SOPHISTE

Dans ta *monodie*⁶ sur Martinianos, Zosime, Eustathios et Maron, tu écris que s'ils ne sont pas encore morts, ils meurent sans cesse dans leur péché et que leur âme est ensevelie dans leur corps comme dans un tombeau : même si son contenu est vrai et justifié, je ne la leur enverrai pas. Je ne voudrais vraiment pas être responsable d'une guerre contre toi : on dit en effet que ce sont des fauves implacables et sauvages. S'il s'agissait d'une exhortation, je l'aurais envoyée; mais comme il s'agit d'un thrène simple, je n'ai pas jugé bon de l'envoyer; si tu le désires vraiment, envoie-le toi-même; de la sorte, si éclate un conflit sans merci, tu ne pourras pas en imputer la responsabilité à un autre.

A MARTINIANOS, ZOSIME, MARON, EUSTATHIOS

Un homme d'une grande culture et parvenu au sommet de la vertu a composé sur vous une monodie. Or la monodie – je suis bien sûr que cela aussi vous l'ignorez – est une lamentation de forme simple, sans prosopopée ni éthopée. Et qui plus est, alors que les autres se lamentent sur ceux qui ont quitté la voie de la philosophie, lui, il s'est lamenté sur des coupables n'ayant encore jamais goûté à la philosophie : il vous représente en train de commettre toutes sortes de fautes, celles dont on peut parler, celles que l'on ne peut dire, et il soutient que vous n'avez jamais eu idée de ce qui constitue la vertu. Et le plus grave – je ne m'arrêterai pas avant de l'avoir dit – c'est que chaque lecteur de la monodie se détourne de vous comme si vous étiez des fauves redoutables, des démons pernicioseux, des ennemis de la nature humaine, et reproche à l'auteur d'avoir commencé une entreprise, mais de ne pas avoir eu la capacité de la réaliser complètement, tellement, dans l'opinion générale, votre vice dépasse tout ce que l'on peut dire ou écrire. Car tout le monde se gausse de votre faute que l'auteur a passée sous silence et estime qu'il a eu le dessous dans ce combat où il a osé mesurer ses mots à votre incommensurable vice. On estime en effet que vos péchés sont trop graves non seulement pour être pardonnés, mais aussi pour être châtiés. Et on vous accuse, vous qui n'aviez pas d'exemple pour vous y contraindre et qui ne risquez pas d'avoir des imitateurs, d'avoir atteint un tel degré de vice qu'aucun honnête homme ne pourra en donner une expression adéquate.

Alors, reconnaissant que vous avez fait pire qu'aucun malfaiteur connu, même si c'est tardivement, changez d'attitude !

A THÉODOSE, PRÊTRE

La phrase : «Je leur – il s'agit évidemment de ceux qui se prêtent de leur plein gré à l'éducation divine – arracherai leur coeur de pierre» concerne l'âme qui se montre insensible même à la douleur et agit à l'encontre des lois divines. L'autre phrase : «Et je leur donnerai un coeur de chair,» concerne l'âme qui se montre docile et obéissante, et se plie aux règles spirituelles donnant naturellement naissance au choeur illustre des vertus.

Si tu veux des exemples pour le comprendre, écoute : de même que grammairiens et sophistes reçoivent des enfants rustaude et les renvoient dégrossis – ils ne changent pas leur langue, cela n'est pas possible, mais leur donnent l'art de s'en servir; ils ne changent pas leur

⁶ Le terme de monodie vient du drama : c'est un solo, non un chant choral; ce n'est ni une consolation, ni un éloge, mais un thrène; la lamentation en est le trait dominant.

âme, mais en chassent l'ignorance – de même aussi la divine sagesse bannit le vice et l'ignorance, et met en l'âme intelligence et connaissance.

A THOMAS, MOINE

Tu as demandé pourquoi Dieu a dit par la bouche d'Ezéchiël : «Ils ont repoussé mes prescriptions et n'ont pas marché selon mes lois»; une très brève interprétation sera ma réponse.

Non seulement, dit-il, ils ont été pris en flagrant délit d'impiété, mais ils se sont montrés méchants envers leurs proches. Car les lois se partagent en deux genres distincts : l'un concerne le culte de Dieu, l'autre l'amour de ses semblables : voilà pourquoi, je pense, deux tables furent écrites.

Les défaillances de la foule sur le premier point s'expliquaient par son ignorance du Tout-Puissant ou la tromperie de ceux qui voulaient l'abuser, car le Divin est invisible et l'opinion qu'on a de lui est fort partagée; le second point qui est une évidence pour tous, en fut le complément. Personne n'ignore en effet que c'est un crime condamnable que le meurtre, l'adultère, la cupidité et les autres vices de la même famille. Donc, comme il reprochait au peuple juif son impiété, étant donné qu'ils ne pouvaient prétexter l'ignorance ou dire qu'ils méritaient le pardon pour avoir été induits en erreur par des gens habiles à le faire, il dénonce leur injustice à l'égard de leurs semblables et les exclut de tout pardon, car ils ne se sont même pas abstenus de ce que toute la nature humaine condamne, mais ont délibérément marché dans la voie de l'iniquité. Il se sert de la transgression de préceptes clairs pour montrer qu'il y a eu aussi transgression volontaire et malveillante de ce que l'on croit obscur.

AU MÊME

Tu veux apprendre en peu de mots ce qu'il y a de plus grand et de plus divin ? Eh bien, sache que le Sauveur a dit : «Que vos lampes soient allumées» pour que par la pratique de la vertu, rayonne en nous, dans notre âme comme dans notre bouche, le verbe intérieur et proféré. Le verbe intérieur nous illumine; le verbe proféré illumine les autres. Alors, que la pratique vertueuse anime, alimente et nourrisse la lampe du maître, de peur qu'elle ne soit obscure et sans éclat !

A HÉRON, DIACRE

La vie des accusés rend habituellement incroyables certaines accusations. En tout cas, il arrive souvent qu'un homme de bien, simplement en se montrant, sans même se défendre, non seulement se lave de toute accusation ou calomnie, mais reparte couvert d'éloges. Si donc tu veux réclamer justice de tes ennemis, pratique la vertu. Car les éloges dont tout le monde te couvre leur sont plus pénibles et plus amers que tout châtement.

A AGATHODAIMON, GRAMMATICOS

Si certains de ceux que tu tiens sous tes rênes écument de rage et regimbent insolemment contre la bride, retiens-les et fais-leur sentir le mors, pour leur éviter d'être emportés au fond des précipices. Et si tu te rends compte de leur passion pour l'argent, répète-leur : quelle vaine et absurde folie que la cupidité ! Tout nouveau gain est matière à faire brûler du désir de posséder encore davantage ! De tous côtés elle reçoit, jamais elle n'est comblée et, telle une hydre aux multiples têtes alimentant par d'innombrables bouches son ventre insatiable, elle est encore plus affamée que si au début on ne lui avait rien donné. Quel est donc l'homme sensé qui s'attacherait délibérément à cette passion qui ici-bas torture sa victime sans la rassasier et la conduit au feu éternel dans l'au-delà ?

A ISIDORE, ÉVÊQUE

Le passage qui te préoccupe – «La langue est un feu, le cosmos du mal, – donne lieu, selon moi, à une double interprétation, l'une plus vraisemblable, l'autre plus fine et plus subtile.

(L'expression se justifie) d'abord tout à fait parce que (la langue) agile et très légère, a une grande facilité à dire beaucoup de mal. C'est ainsi qu'elle accuse, médit, se parjure, ment, fait de faux témoignages, précipite injustement dans les flammes bien des gens, les jette sur une épée ou dans la mer. D'autre part, l'Écriture a coutume d'appeler la multitude *monde* : «Le monde,

c'est-à-dire la multitude, dit-elle, ne l'a pas connu.» Selon elle, donc, la langue est ou bien un feu qui embrase dans le mal une multitude ou bien une multitude qui est le réceptacle d'un feu mauvais.

D'un autre côté, comme beaucoup se font les complices du vice et célèbrent le mal, – ils sont très habiles à faire de la rhétorique à propos d'actions mauvaises et inégales, et ils ne sont pas – comme ils ne voient pas qu'ils se condamnent eux-mêmes et prouvent par de tels discours qu'ils ont choisi la pente du mal, c'est peut-être pour les dénoncer que l'Écriture a dit : «La langue est un feu, la parure du mal;» comme si elle disait que le flambeau du beau langage, quand il est la parure des grands coupables, semble être un ornement du mal. On doit donc se servir de cette compétence non pour parer le vice, mais pour célébrer la vertu qui, même sans discours, a suffisamment d'éclat.

A DOMITIUS

Généralement, on regarde comme heureux non pas celui qui n'a pas du tout connu les tristesses survenant habituellement aux hommes – cela est impossible – mais celui qui en a peu connu. En effet, la multitude des malheurs qui submergent la grande majorité des gens fait désigner comme heureux celui qui n'en connaît qu'un petit nombre. Nous au contraire, nous disons que celui qui a subi de nombreuses épreuves ici-bas et les a vaillamment supportées est plus heureux que celui qui en a subi un petit nombre; car les couronnes de gloire sont à la mesure des luttes et les récompenses suivent ordinairement les combats.

A ZOSIME, PRÊTRE

Fléau, souillure, sacrilège, et de quels autres termes encore, parmi les plus honteux, ne te traitent-ils pas, misérable Zosime, ces gens que ni les circonstances ni le lieu ne peuvent museler, quand tous ceux qui les entendent attestent que c'est encore trop peu et bien respectueux pour tant de honte. Vois donc comment tu peux leur fermer la bouche : tu les feras taire si tu mets un terme à ton insatiable sensualité.

A ÉPIPHANE, DIACRE

L'espérance en la droite invincible de celui qui gouverne l'univers non seulement apporte la jouissance des biens à venir, mais aussi allège les peines actuelles; on supporte en effet plus facilement les luttes si l'espérance des récompenses nous porte sur ses ailes. Si donc déjà ici-bas l'espérance est notre compagne de lutte et de combat, et que, dans l'au-delà elle nous pare d'une couronne de gloire, nous illumine et fait de nous un objet d'admiration pour les anges et les hommes, embrassons-la, faisons-lui place dans notre maison, à notre table.

A HIÉRAX, DIACRE

Nous sommes dans une profonde erreur et dans l'illusion si, sans faire aucun des actes qui s'imposent à ceux qui veulent la victoire, nous comptons l'emporter sur ceux qui accomplissent tous les actes nécessaires à de futurs vainqueurs. C'est comme si nous escomptions la victoire de ceux qui donnent et ronflent sur des gens éveillés et actifs, ou celle de ceux qui sont nonchalants et paresseux sur ceux qui ne commettent aucune négligence.

A STRATÉGIOS, MOINE

Ô bienheureux qui désire connaître le sens du passage : «Tout péché commis par un homme est extérieur à son corps, mais le fornicateur pêche envers son propre corps», on peut ouvrir la porte à de bien nombreuses significations.

La première, la voici : il n'a pas dit «Par le moyen du corps il pêche» – la plupart le comprenant ainsi embarrassent les interprètes – mais : Envers lui il pêche, envers lui il est fautif, il le souille, le rend impur. C'est comme si l'on disait : un tel se fait violence à lui-même en croyant faire violence à autrui. Dans ce cas, pour l'Apôtre, cette parole vise non pas le châtement qui après cette vie suivra le péché, mais la violence qui dans l'acte atteint le corps du fait de l'union charnelle, c'est-à-dire la pollution. Car si le meurtrier tue autrui, le fornicateur se fait violence à lui-même. Voilà bien pourquoi ils se lavent : ils estiment qu'il y a souillure et cet outrage leur répugne. Alors que les autres fautes atteignent l'autre qui en est la victime, celle-ci atteint son propre

auteur. Les autres fautes sont extérieures au corps de celui qui les commet; celle-ci le souille, lui, dans les autres fautes, il nuit à autrui; dans la fornication, c'est à lui-même.

Tu veux qu'on t'ouvre une deuxième porte ? Eh bien réfléchis : lorsque dans des exhortations répétées à un homme dont le défaut n'excède pas le pardon, nous disons : «Frère, écarte-toi de cette maladie, c'est la pire de toutes», ce n'est pas parce qu'elle les dépasse toutes, mais parce que nous voulons l'en débarrasser. L'apôtre n'a-t-il jamais tenu ce langage à propos de la fornication ? Eh bien si ! Pour morigéner les fornicateurs à Corinthe, il a fait éclater cette parole.

Si tu veux une troisième porte, songe à ceci : de même que celui qui jette du blé ou une autre semence à la mer commet une faute envers la semence, l'empêchant de venir à terme, de même celui qui jette sa semence dans une prostituée commet une faute envers sa propre semence, car la prostituée non seulement élimine l'enfant, mais empêche même qu'il y ait enfantement.

Quatrième porte : il faut songer que l'homme est affecté en proportion de son acte. S'il n'est pas affecté, c'est qu'il n'a pas laissé couler (sa semence); mais s'il l'a fait couler, il a été souillé; et s'il a été souillé, il a été outragé. L'union de l'homme et de la femme est assurément le seul acte qui fait dire que la jeune fille ou le jeune homme ont été souillés après l'avoir accompli.

Cinquième porte : songe que si celui qui s'unit à une débauchée donne naissance à un enfant, il est formé à la débauche, et qui le voit par la suite dira : Vraiment cet homme-là s'est fait tort à lui-même; voici en effet que sa semence ou plutôt son corps est débauché.

Sixième porte : sache-le ! si quelqu'un couche avec une esclave, le fruit de cette union sera esclave; comment alors ne pêche-t-il pas envers lui-même celui qui prend le parti de donner le jour à un esclave ?

Septième porte : considère que l'enfant mis au monde, lui aussi, est victime; on lui donne le nom de bâtard, partout il est marqué d'infamie, et s'il lui faut entrer dans la salle du conseil ou du tribunal, on le chasse; par là l'auteur de ses jours a aussi sa part de honte, car il a laissé derrière lui un souvenir de sa propre luxure.

Huitième porte : examinons encore ce que l'on va dire; puisque le débauché ne fait qu'un avec la débauchée, faisant pour ainsi dire de ses propres membres ceux de la débauchée, il pêche vraiment envers lui-même. Car si certains ont bien fait de tuer – comme Moïse et Phinéès – ou de se mettre en colère – comme Pierre et Paul – personne n'a jamais bien fait de se débaucher. C'est pourquoi la débauche souille celui qui la commet. Et je passe sous silence les stèles et les citations que l'on décerne à ceux qui tuent au cours de la guerre.

Si tu veux que nous entrions dans la voie de l'allégorie, voici la neuvième porte. Puisque l'Église est un seul corps et que tous, individuellement, sont les membres les uns des autres, le fornicateur pêche envers tous, car sa faute se répercute sur le corps entier de l'Église, et l'ordre est de l'en retrancher jusqu'à ce qu'il soit repent.

Veux-tu encore une dixième porte ? On peut dire ceci : puisque ceux qui s'unissent par la loi d'un mariage honorable ne forment qu'un seul corps – il est écrit : «Les deux ne feront qu'une seule chair, pour cette raison ce n'est pas la femme qui dispose de son corps, mais son mari; et ce n'est pas non plus le mari qui dispose de son corps, mais sa femme» – évidemment le mari adultère pêche envers son épouse, c'est-à-dire envers son propre corps; et la femme adultère pêche envers son propre corps, c'est-à-dire envers son mari devenu son corps.

Voilà pourquoi, si les autres péchés sont extérieurs au corps de celui qui par mariage légitime ne fait qu'un avec lui – en effet si le mari fait un faux serment, commet un meurtre, un vol ou un autre méfait, la faute n'atteint pas son épouse, et réciproquement, si une épouse commet un meurtre ou fait un faux serment, sa faute ne retombe pas non plus sur son mari – en revanche, l'adultère, et lui seul, porte atteinte à la vie commune et à l'union conjugale, et chacun, s'il le commet, fait tort à l'autre, fait planer un soupçon sur la légitimité des enfants et ébranle à la base le foyer tout entier; c'est pourquoi le Christ a déclaré que l'homme devait supporter tous les défauts de sa femme, car ils ne l'atteignent pas, mais il a donné l'ordre de la chasser dans le seul cas d'adultère parce que cette faute se répercute sur son conjoint.

A HIÉRAX ET DIONYSIOS, PRÊTRES

Quand ces hommes sans contrôle, submergés par le désir amoureux vinrent auprès de la très chaste Suzanne – l'intempérance et l'ivresse étaient les guides de leur inconduite – alors, celle qui était une disciple accomplie apprit à ceux qui passaient pour des maîtres le juste jugement de Dieu. Mais comme leur désir l'emportait sur la crainte et que leur passion n'entendait pas raison, Suzanne poussa un cri, voulant à tout prix conserver sans souillure ni outrage le trésor

de sa chasteté. Mais quand elle eut atteint le résultat désiré et qu'ils n'eurent pas obtenu ce qu'ils n'auraient pas dû chercher à obtenir, alors, ils portèrent contre elle l'accusation qu'ils méritaient, mais le jugement infaillible retourna contre eux l'accusation.

Si donc, comme vous l'écrivez, Eusèbe que la dignité magistrale rend sourcilleux et qui ose faire ce qui n'est pas permis, n'accepte même pas de conseil et met en avant, à tort et à travers, la dignité de l'épiscopat et non celle de la vertu, ne vous inquiétez pas : de toutes façons, ici-bas ou dans l'au-delà, on réclamera le châtement que ces actes méritent.

A MARCIANOS, PRÊTRE

Les textes qui requièrent un examen poussé et une longue recherche, ce n'est pas une simple déclaration mais une démonstration qui permet de les élucider. Une élaboration, un développement et une preuve sont en effet nécessaires pour qu'ils puissent être clairement interprétés. Mais si quelqu'un, avec une simple déclaration, croit avoir fait une démonstration, cet homme-là s'exclut du cercle des gens compétents.

A ISIDORE, ÉVÊQUE

Dans ta lettre, tu as demandé le sens de «Pour la manifestation de sa justice»; voici ma réponse : pour moi, comme la nature humaine était prise de folie, que la tyrannie des péchés était intolérable et que le moment était venu de prononcer la condamnation du genre humain à une destruction totale - toute forme de médecine s'était avérée impuissante, et ni loi, ni discours prophétique n'avaient été capables de repousser le fléau triomphant - alors il fit intervenir le Seul-engendré comme instrument de rédemption, pour que la grâce l'emportât. Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : «Pour la manifestation de sa justice.» En effet, une seule victime fut offerte pour le salut de tous et elle les dépassait tous en dignité. A ce moment, la colère tomba, la réconciliation se fit, l'inimitié se transforma en amitié, au lieu de la condamnation, le don surnaturel de la filiation fut accordé, et l'Église se vit parer d'un cortège de dons innombrables : ainsi tout à la fois se manifesta la justice et se montra la surabondante bonté.

AU MÊME

Tu as demandé ce que veut dire «Et le coupable est béni»; eh bien écoute ! On a employé ici un mot qui se rapproche de l'expression *dire du bien de* : (il est béni), c'est-à-dire il est loué, il reçoit des éloges de ceux qui le flattent, encouragent son vice et se refusent à lui faire au moins prendre conscience de sa maladie par leur silence; c'est pourquoi un tel homme est jugé incurable. Car s'il n'a même pas conscience de son mal, il ne cherche pas à être soigné ni ne l'accepte. Ce qu'il y a de plus grave, c'est lorsqu'on fait l'éloge du vice et qu'on ne le considère même pas comme un vice. Aussi faut-il absolument, si cela est possible, corriger un tel homme; sinon, ne pas le flatter, ni encourager son mal, mais, par le silence, lui faire prendre conscience de sa perversité; si l'on ne veut pas non plus adopter cette attitude, fuir précipitamment, de peur que, l'approbation faisant passer pour complice du mal commis, on ne se retrouve également en la compagnie du coupable au moment du châtement. En effet, de même que l'on récompense celui qui guide à la vertu, même s'il ne réussit pas – il a accompli sa tâche – de même aussi on punit celui qui encourage au mal, même s'il n'a eu aucune part active, car lui aussi a joué son rôle.

AU MÊME

Quand c'était le psalmiste qui chantait, le titre était *Psaume de David*. Mais quand lui-même chantait et qu'un autre jouait, ou bien quand le poème lui était chanté par d'autres, ou bien s'adressait au Christ son descendant selon la chair, il avait pour titre Psaume à David. Ce n'était pas tous les musiciens qui chantaient, ni non plus tous les chanteurs qui composaient de la musique; mais ils faisaient les uns ceci, les autres cela, les autres l'une et l'autre chose : à chacun l'Esprit divin inspirait ce qui convenait à ses aptitudes.

A JEAN, DIACRE

Si maîtres et parents, évitant la flatterie qui altère et fait le plus grand tort, font naître la crainte, les uns dans l'esprit de leurs disciples, les autres dans celui de leurs enfants, nous

devons nous aussi, à condition bien sûr que nous soyons avisés, plus fuir les flatteurs que les insolents. Car pour ceux qui n'y prennent pas garde, une telle marque de considération fait plus de mal que l'insulte; et il est plus difficile de venir à bout de ce mal-là que de celui-ci.

A PIERRE

Seule la vertu suffit à parer celui qui la possède. Ainsi aucun dignitaire ne porte sur lui sa dignité, et c'est dans ses subordonnés que l'on voit la charge qu'il détient; tandis que l'homme vertueux a en lui-même son titre de gloire et il ne peut lui être ravi.

A HIÉRAX, DIACRE

Celui qui mange ce qu'il faut pour apaiser sa faim et s'habille suffisamment pour être décentement couvert fait de son corps un merveilleux véhicule pour son âme, donne au pilote un gouvernail maniable, au soldat un équipement commode, au musicien une lyre bien accordée. Celui qui s'engraisse dans la bonne chère et se pavane dans ses vêtements rend son corps rétif, l'enchaîne à des désirs inconvenants, l'amollit, altère sa vigueur, le dissout dans une mollesse excessive, et en fait l'ennemi de l'âme. Cesse donc de faire ceci et cela !

AU MÊME

Ce n'est pas sans raison, mon très cher ami, que celui qui a façonné un à un nos coeurs a commandé de ne pas regarder une femme sans retenue, mais pour nous éviter des ennuis. En effet il a donné ce commandement parce qu'il est beaucoup plus facile de ne pas regarder une belle femme que, blessé à sa vue, de retirer le trait et de soigner sa blessure. Car dans les premiers moments il est plus facile de lutter – bien plus, il n'y a même pas lieu de lutter – pour celui qui n'ouvre pas ses portes à l'ennemi ni n'accepte les germes du combat. Si donc il est possible de remporter la victoire sans engagement, à quoi bon t'attirer des ennuis inutiles ? Ne pas regarder demande moins d'efforts que de se maîtriser en regardant; bien plus, la première attitude n'est pas pénible du tout, tandis qu'une grande souffrance suit le regard. Donc, puisque le gain est très grand et la peine minime, pourquoi te jeter dans l'inextricable océan du désir. Car celui qui ne regarde pas (une femme) non seulement en réchappera plus aisément, mais encore avec moins de souillure. Ainsi, celui qui la regarde s'en détache au prix d'un effort plus grand et non sans tache, si toutefois il s'en détache, alors que celui qui ne l'a pas regardée est pur même du désir.

A OPHÉLIOS, GRAMMATICUS

Ce n'est pas forcément ce qui nous paraît utile qui est aussi avantageux. On voit souvent de grands vainqueurs qui laissent l'adversaire indemne et se mettent eux-mêmes dans la pire des situations; voilà pourquoi, semble-t-il, fait erreur celui qui affirme : «Bienheureux celui qui se préoccupe de voir son trait frapper ce qu'il veut»; s'il avait été sage, il aurait dû dire : «Bienheureux celui qui se préoccupe de voir son trait frapper ce qu'il est utile (de frapper).» Beaucoup en effet, après avoir surmonté des situations lamentables et pitoyables, se sont, par la suite, engagés dans des maux pires encore : leur premier succès les enorgueillit et leur fait affronter un second combat avec trop de témérité. Pour beaucoup, en revanche, l'échec fut utile et leur apprit à ne pas se lancer dans des entreprises excessivement difficiles. Donc, puisqu'il revient à la divine Providence de savoir et d'accorder ce qui est utile, demandons-le lui, et contentons-nous de ce qui nous est accordé, même si, selon nous, cela est à l'opposé de notre demande.

A HIÉRON, PRÊTRE

De même que celui qui a continuellement soif, même s'il se trouve au bord de fleuves ou de sources, n'aura pas conscience de son bonheur, incapable qu'il est de calmer son mal, de même celui qui aspire à toujours davantage aura beau posséder des trésors par milliers, jamais il n'aura conscience de son plaisir, faute de connaître la satiété. Mais celui qui sait s'en tenir à ses besoins ne sera jamais en proie à cette incurable maladie, mais connaîtra contentement et joie, et restera à l'abri des autres maux dont est la proie celui qui ne cesse de désirer. Car ce n'est pas l'étendue de la possession, mais la modicité des besoins qui met à l'abri du désir, et dans une

totale sécurité; en effet, le premier, même si on ne lui fait pas de mal, voit sa peur grandir, parce qu'on peut lui en faire. Le second, en revanche, on ne pourra absolument pas lui faire de mal. Et même si l'on croit qu'on lui a fait du mal, il sera dans un état bien meilleur que ceux à qui on n'a pas fait de mal, et sa jubilation sera plus grande, parce que justement il peut espérer les récompenses de sa conduite philosophique

A ANATOLIOS, DIACRE

A l'intention de ceux qui en public font de grands discours et célèbrent les choses divines, tandis que secrètement ils pratiquent le contraire, parce qu'ils sont des philosophes en paroles mais non en actes, la grande voix d'Isaïe s'élève: «Apprenez à faire le bien», et le même conseil s'adresse non seulement à eux mais à tous : «Apprenez à pratiquer la justice, vous qui vivez sur la terre, car le temps de l'impie n'est plus.» Comme ses yeux de prophète avaient vu l'avènement du Sauveur selon la chair, avènement qui dépasse toute raison, qui apporte à la race humaine des biens sans nombre, au-delà de toute merveille, et prive le tyran de sa force, il s'écriait : «Apprenez à pratiquer la justice.» Car le temps n'est plus pour le tyran de s'en prendre à chacun ou à chacune; tous sont en sécurité, excepté ceux qui volontairement cèdent et se laissent tromper par lui. Il a en effet le pouvoir de tromper, non de contraindre.

A EUTONIOS, DIACRE

Ne t'étonne pas et ne vois pas une énigme dans notre réponse précédente où nous disions que souvent les tentations permettent à l'âme de se débarrasser des passions fâcheuses et indignes d'un homme libre pour trouver la liberté. En effet, comme dans le cas des trois enfants, le feu non seulement ne les atteignit pas, mais encore se mit à leur service pour rompre leurs liens, bornant son énergie à la disparition des fers, de même aussi les tentations, venant à bout du laisser-aller, et ouvrant la voie à la vigilance, libèrent bien des hommes des liens du péché.

AU MÊME

L'espoir est fragile, quand il dépend du malheur d'autrui et non du mérite personnel. Un tel espoir s'évanouira rapidement. Mais si l'on trouve en soi la garantie de son assurance, l'espoir sera indéfectible, il résistera aux assauts insidieux.

AU MÊME

Que ton souci ne soit pas que personne ne te fasse du tort, mais qu'on n'en ait pas la possibilité, même si on le veut; pour y parvenir, il n'est point d'autre moyen que de s'en tenir à ses besoins sans aspirer à plus. Car celui qui veut plus est une proie facile pour tous, pour les hommes comme pour les passions.

A ISIDORE, PRÊTRE

Les meilleurs des hommes, parce que leur esprit clair et sain leur fait voir, dans la mesure du possible, la situation telle qu'elle est, sont capables de ne pas trop souffrir de tous ses changements. En effet, de même que les tragédiens réputés soulèvent l'admiration quel que soit le personnage qu'ils jouent, de même aussi les hommes d'élite, étant dans cette vie comme des acteurs, s'accommodent avec bonheur de tout ce qui se présente.

Vois l'illustre Job qui, estimé dans la richesse, brilla d'une gloire plus grande dans la pauvreté; admiré dans le premier état, il le fut davantage encore dans le second. Car, au sein de la richesse on peut se mal conduire et touché par la pauvreté, se bien conduire; mais les insensés, incapables de découvrir l'origine du malheur, en attribuent la responsabilité à ce qui n'y est pour rien ou presque rien. Au lieu de mettre en cause la lâcheté personnelle, ils en rendent responsable la situation.

A GENNADIOS

Même si ce que je vais dire s'adresse à des gens dans une situation supérieure à la tienne, je le dirai cependant : si l'on pouvait faire le compte de tout le bonheur à la fois depuis que les

hommes existent, et en faire le total, on n'approcherait même pas la millième partie des biens à venir; mais la différence de qualité entre les biens d'ici-bas et le plus petit des biens de l'au-delà est plus grande que celle qui sépare une ombre ou un songe des vraies réalités; bien plus, pour prendre une image plus appropriée, autant l'âme est plus précieuse que le corps, autant ces biens de l'au-delà l'emportent sur ceux d'ici-bas.

A HÉRON, SCHOLASTICOS

L'un des sept célèbres sages a donné ce conseil : «Rien de trop.» Platon, lui, le coryphée des philosophes a dit : «En réalité, l'excès provoque habituellement un grand changement dans le sens opposé, qu'il s'agisse de climats, de végétaux, de corps, et surtout de régimes politiques.» Alors, lequel des deux choisis-tu de suivre de plus près ? Celui qui est au premier rang des sages, ou celui qui est à la pointe de la philosophie ? Les deux en effet peuvent légitimement emporter ton adhésion. Le premier a donné un conseil; le second a expliqué pourquoi le conseil doit emporter l'assentiment.

A LAMPÉTIOS, DIACRE

A mon avis, celui qui commet une faute sciemment vaut mieux que celui qui la commet sans le savoir. Car le jugement du premier sur ses actes est correct celui du second est perverti; l'un est sur la voie de la conversion, l'autre deviendra pour finir insensible. L'un rougira de son péché, l'autre n'en rougira même pas; comment rougirait-il en effet celui qui ne sait même pas qu'il pêche ? C'est pourquoi celui qui serre de près la réalité a dit : «Non seulement ils le font, mais encore ils approuvent ceux qui le font,» soulignant à juste titre qu'il est plus grave d'approuver une mauvaise action que de la commettre.

Il faut donc engager l'un à la conversion, et faire prendre conscience à l'autre de la situation. Car s'il ne se rend pas compte qu'il pêche, il ne peut cesser de pécher.

A DIOGÈNE, DIACRE

Je te blâme vivement d'avoir laissé mourir en toi la grâce que tu avais promis de garder à jamais, au moment où tu la demandais. Sache donc que si tu tombes à nouveau dans le malheur, tu n'auras personne pour venir à ton aide; car, fatalement, les secours manquent à ceux qui ont oublié les grâces reçues.

A ASCLÉPIOS, SOPHISTE

L'homme vraiment courageux, selon ma définition, c'est celui que n'altèrent ni l'adversité ni les menées de l'ennemi. Alors que la plupart d'ordinaire sont les victimes de ces circonstances, celui en qui on ne surprend pas de faiblesse quand la volonté n'est pas en cause, mais qui supporte sereinement les outrages, voit dans les attaques dont il est l'objet une occasion de gloire, ne s'abaisse pas à des flatteries serviles, mais reste au-dessus de ces attaques, cet homme-là est courageux, à mon jugement. En effet, si, lorsque tout va bien, il est très facile, même pour les lâches, d'avoir du caractère, l'adversité permet de distinguer les hommes de qualité; voilà pourquoi l'homme qui reste modeste dans la réussite, qui ne se laisse pas abattre par l'adversité, est à mon sens le modèle du courage.

A MARTINIANOS, ZOSIME, MARON, EUSTATHIOS

Si, au dire de certains, même des gens très habiles, des professionnels du verbe, n'osent pas bien rendre publiques les scènes monstrueuses dont vous êtes les acteurs – ils redoutent les critiques des contemporains et l'incrédulité de la postérité; ils disent en effet que les premiers en savent plus que ce qu'ils pourraient dire, et les seconds penseront que vous en avez fait moins que ce qu'ils diraient – quelle est cette irrémédiable folie qui vous a mis en transes au point de commettre des actes capables de confondre les personnes les plus compétentes aujourd'hui, et de provoquer l'incrédulité de la postérité ? Car elle fera reprocher aux uns de n'avoir pu dans leur expression être à la hauteur de votre vice, et elle provoquera l'incrédulité des autres. En effet on ne voudra pas croire facilement que des hommes ont commis des actes que des démons malins n'auraient pas même osé commettre. Car ceux qui sont témoins de ces scènes estimeront que les récits ne rendent pas ces tragiques horreurs, et ceux qui en auront ouï-dire les jugeront

excessifs. Les uns penseront que l'expression n'a pu reproduire toute la réalité, les autres supposeront que les faits ont été gonflés et exagérés. Les uns estimeront que les narrateurs n'ont pas été à la hauteur, les autres qu'ils ont été trop loin. Car les premiers, dira-t-on, sont restés en deçà de leur sujet, les seconds sont allés au-delà. Alors, puisque les mots sont tous trop faibles pour rendre votre conduite infâme, cessez de commettre des actes qui provoqueront le blâme de vos contemporains et l'incrédulité de la postérité.

A EUTONIOS, DIACRE

Sache, bienheureux, que l'absence présente de récompense ne signifie pas que tu n'en auras pas mais que tu en auras une plus glorieuse, si ta conduite est bonne en tous domaines. Car si celui qui est récompensé ici-bas a une belle couronne, celui qui ne l'aura pas été en aura une plus belle encore dans l'au-delà. Alors, que ce qui est source de joie ne soit pas pour toi cause de découragement ! Car celui qui est récompensé ici-bas perçoit un juste salaire; mais pour celui qui ne l'est pas, le salaire, évidemment, lui est tout entier gardé.

A CYRILLE, ÉVÊQUE

Ta sagesse sait parfaitement que le gain injuste ne convient pas à l'aumône et que, d'un autre côté, la cupidité des économes de l'Église de Péluse est insatiable. Dès lors, tu ferais très bien de mettre un terme aux convoitises de ceux qui gèrent les biens ecclésiastiques; car s'il n'est pas décent d'apporter aux indigents des secours dont l'origine est malhonnête, alors, ne pas verser ces secours aux indigents, mais les enfermer dans des caisses personnelles, voilà qui est tout à fait indécent. Qu'ils apprennent donc qu'ils doivent, en gardant les mains pures, distribuer aux pauvres les revenus honnêtes, et se garder purs de toute malhonnêteté, avant tout parce que le veut ainsi le Juge, et ensuite parce que ce n'est pas non plus le bien de ceux dont ils disent se préoccuper qui les rend avides, mais leur ardent désir de remplir leurs propres caisses. Si tu éteins chez les économes ce feu insatiable, les pauvres jouiront d'une grande prospérité.

A MÉNAS, DIACRE

Quand l'illustre Temple, quand la célèbre capitale des juifs, victorieuse en bien des guerres sans verser de sang, fut incendiée et détruite par les romains, pour avoir en ses murs toléré l'intolérable contre le Christ, alors les juifs furent dispersés partout dans le monde, comme des prisonniers. Celui qui avait été offensé pouvait bien les faire disparaître, mais il ne le fit pas pour plusieurs raisons : premièrement, il leur donnait ainsi l'occasion de se convertir; deuxièmement, il voulait leur faire voir l'accomplissement de ses prédictions – il avait dit en effet : «Voici que votre maison est laissée à l'abandon,» et «Il ne restera pas pierre sur pierre, toutes seront renversées;» – troisièmement, il voulait, au spectacle de sa gloire resplendissant partout, provoquer leur colère, leur faire prendre conscience que du temps de leurs ancêtres malgré leur idolâtrie, malgré leur infanticides, malgré l'assassinat des prophètes, ils n'avaient pas subi pareil traitement, mais ils avaient pu, une fois amendés, rentrer chez eux, alors qu'aujourd'hui ils endurent une captivité sans appel : ils devaient ainsi reconnaître la vérité. Et si l'histoire n'a pas réussi à les éduquer, les châtiments de l'au-delà leur feront reconnaître malgré eux la vérité, au moment où pour eux tout repentir sera vain.

A HARPOCRAS, SOPHISTE

Dans les questions particulièrement délicates, celui qui peut apporter une solution qui se tient à raison de se risquer à proposer des objections encore plus compliquées. Mais celui qui, au moment des objections fait montre de ses qualités rhétoriques pour laisser voir ensuite sa faiblesse au moment de la solution, cet homme-là n'en fait que mieux briller à son insu sa propre infériorité. Il ne devrait pas commencer la joute de cette manière, celui qui doit par la suite avoir le dessous; et même, à dire vrai, on l'accusera de trahir la vérité pour ne pas avoir fait preuve, au moment de la solution, des qualités rhétoriques qu'il avait manifestées au moment des objections.

A ALYPIOS

Les récompenses sont bien au-dessus de tout mérite humain et dépassent de beaucoup une juste rétribution des efforts – «Car les souffrances du temps présent ne valent pas la gloire qui doit nous être dévoilée», a dit le vase d'élection – : elles excèdent donc la fragilité de la nature. C'est pourquoi il est écrit : «Le royaume des cieux souffre violence et ce sont des violents qui s'en emparent.» Qui sont ces violents ? Ceux qui ont fait violence à leur propre corps par le jeûne, par la tempérance, par la chasteté, et par l'exercice des autres vertus, qui l'ont soumis aux lois de l'esprit et en ont fait un instrument docile et un bastion de vertu.

A OPHÉLIOS, GRAMMATICOS

Si les homicides commis en d'autres circonstances entraînent une souillure et n'en sont exempts qu'en cas de guerre, pourquoi, dis-tu, Moïse renvoie-t-il hors de l'enceinte pour se purifier ceux qui reviennent de la guerre ?

Ma réponse, la voici : même si l'on croit que massacrer ses adversaires à la guerre est permis, même si l'on dresse des stèles aux vainqueurs pour publier leurs hauts faits, cependant, si l'on admet notre indiscutable appartenance à la même espèce, ils ne sont pas innocents non plus; voilà pourquoi Moïse leur a imposé purifications et ablutions.

A ZOSIME

Si tu ne veux pas être l'objet d'un blâme ni encourir un châtement, je ne dis pas ici – ce qui déjà n'est pas rien, pour quelqu'un d'avisé – mais devant les tribunaux, que ce soit sur terre ou en n'importe quel lieu de l'univers, secoue-toi, débarrasse-toi de ton laisser-aller, et attache-toi à la vertu.

A ARTÉMIDÔROS

Celui qui a fait tout ce qui dépendait de lui pour convaincre sans pourtant y parvenir, bien loin de mériter la critique, a droit à l'admiration comme s'il avait réussi. Si tu trouves cela surprenant, tu auras le témoignage de Paul qui déclare : «Chacun recevra son salaire proportionné à son effort.» Il n'a pas dit : *Proportionné au résultat de cet effort*. Car celui qui a fait tout ce qu'il devait faire mérite bien d'être récompensé.

A MARTINIANOS, ZOSIME, MARON, EUSTATHIOS

Beaucoup désespèrent de votre salut, mais moi je viens encore vous conseiller de rompre avec le vice, et vous encourager à la vertu; je viens aussi prédire les châtements réservés aux méchants et annoncer les récompenses qui attendent les vertueux. Si donc vous n'avez pas complètement étouffé en vous la capacité de raisonner, et s'il y a encore en vous un peu de braise qui puisse donner de la lumière, soufflez sur elle et ranimez la flamme ! Peut-être alors qu'un jour, même si c'est bien tard, vous reconnaîtrez où est votre devoir.

A PAUL, DIACRE

L'hôte distingué, à mon avis, n'est pas celui qui régale ses invités à une table plantureuse et les force à manger plus qu'ils ne peuvent, mais celui qui, en même temps qu'il offre des mets à suffisance, incite à la réflexion intellectuelle où l'âme également trouve son profit.

A HIÉRAX, DIACRE

Voilà qui m'étonne fort ! Les brigands qui brandissent l'épée et s'attaquent à des gens qui n'ont rien fait de mal, ont-ils partagé le sel, voilà qu'ils ne sont plus des brigands à l'égard de ceux avec qui ils font la trêve : la table transforme leur comportement sauvage. Tandis que nous, jugés dignes de la table divine, nous menons entre nous une guerre sans trêve !

A HARPOCRAS, SOPHJSIE

L'ambition de s'imposer est à l'origine de tous les maux : en cherchant à renverser l'ordre établi, elle déclenche même des guerres terribles, de nos jours comme autrefois.

Les pythagoriciens, pratiquant le silence, bannissaient ceux qui se piquaient de beau langage. Les homérisants pourfendaient les platoniciens; les platoniciens taxaient les homérisants d'impiété; et puis voici qu'à leur tour les aristotéliens s'en prirent aux platoniciens; les stoïciens s'armèrent contre les aristotéliens. Quant aux épicuriens qui dans leur audace n'avaient cure de rien sinon du vice, même en parler serait tout à fait déplacé.

En médecine, c'est le même enchaînement: les dogmatiques ont flétri les méthodiques; les méthodiques se sont armés contre les dogmatiques. Les uns prétendaient que les maux avaient des origines nombreuses et diverses : c'est pourquoi ils préconisaient des remèdes variés, cherchant à dégager les racines des diverses affections pour tarir ainsi les sources des maux. Les autres soutenaient qu'il y avait seulement deux causes : rétention et écoulement; c'est pourquoi leur doctrine était ou bien *purgation* ou bien *constriction*. Quant aux empiriques, ils se moquaient des uns comme des autres.

Et si je voulais parler aussi des différends opposant les rhéteurs, les poètes et les historiens entre eux, j'y perdrais beaucoup de salive et de temps. Rien d'étonnant à cela : en effet, quand ceux qui étaient fiers de porter le nom de philosophes n'ont pas hésité à déclencher entre eux une guerre acharnée, les rhéteurs et les poètes ne se sont vraiment guère souciés de paix, eux qui étaient en désaccord avec les socratiques prônant la maîtrise de soi, la justice et la tempérance; et Platon qui les avait ridiculisés dans des dialogues, fut à son tour ridiculisé par les cyniques, dont Lucien : ses dialogues à lui visaient presque tout le monde à la fois, ceux que j'ai cités plus haut et les autres. Parce qu'il avait mis en scène les dieux fabriqués par les poètes, il reçut l'approbation des platoniciens. Mais les disciples des poètes le traitèrent de blasphémateur, car il s'était moqué cruellement des dieux qu'ils avaient célébrés.

Qui donc parmi les porte-parole de l'hellénisme osera dénoncer chez les chrétiens l'apparition de nombreuses hérésies, en constatant que chez eux aussi l'ambition de s'imposer – disons-le franchement – en a tant suscitées ? Si on parvient un jour à la bannir du genre humain, il y a bon espoir de voir tous les hommes se rassembler dans une orthodoxie unanime autour du message divin.

A CASIOS, SCHOLASTICOS

En guettant le moment de la mort du père pour te venger sur ses enfants, tu montres que tu es dominé par deux sentiments indignes, lâcheté et désir de vengeance : comme tu n'as rien pu contre le père, on voit bien que tu es lâche, et si tu cherches à t'en prendre aux enfants, on verra bien que tu veux te venger. Mais si tu évites de t'en prendre à eux, tu ne seras même plus soupçonné de lâcheté : on verra alors que tu n'as pas cédé à la crainte, mais que tu t'es vraiment comporté en philosophe.

A EUTONIOS, OUARSÉNOUPHIOS ET ALPHIOS

Supporter calmement les outrages de ceux qui nous insultent nous met à l'abri de tout mauvais soupçon; en effet, même si le mauvais traitement que nous subissons est mérité, notre calme fera croire aux gens que ce n'est pas mérité; de même, si le mauvais traitement subi est immérité notre réaction résolue laissera penser que c'est mérité.

AUX MÊMES

Quand ceux qui insultent font tout pour atteindre leurs victimes, évidemment, s'ils les voient être insensibles aux outrages et même en rire, ils vont bien sûr non seulement cesser, puisque leurs coups ne portent pas, mais même louer la philosophie de ceux qu'ils visent sans les blesser. Si donc nous détournons de nous les mauvais soupçons, si nous faisons perdre la face à nos ennemis, si nous avons pour nous l'approbation de l'auditoire et surtout l'admiration de Dieu, supportons patiemment les outrages de ceux qui cherchent à nous frapper.

AUX MÊMES

L'espérance dans le Divin est porteuse de tous les biens. Qu'elle soit donc l'objet de notre attention : elle porte en elle maintenant, et un peu plus tard elle fait naître ces biens qui excèdent notre mérite, mais plaisent à Dieu, et qu'il lui sied d'accorder. Car il nous rétribue bien au-delà de nos efforts.

A ÉSAÏE

Excellent homme, n'aggrave pas une situation qui exige déjà un effort de modération; et ne crois pas que présumer du salut autorise à se perdre; au contraire par respect pour la patience divine, attache-toi à la vertu. Car le juge ne supportera pas jusqu'au bout d'être bravé, mais fera peser sa main puissante. Voilà pourquoi, se justifiant à l'avance, il annonce que la sentence qu'il porte contre les coupables n'est pas irréfléchie : «Pourquoi me taire ? dit-il, vais-je sans cesse me taire et tout supporter en silence ? Je les pétrifierai et les dessècherai.» Ce qui revient à peu près à dire : Si vous faites réellement pénitence, j'accomplis ma promesse. Mais si vous persistez, nous serons hors de cause. Car alors c'est vous qui aurez forcé le châtement à s'abattre sur vous.

A PAUL

L'homme de bien doit être plus fort que les malheurs. Cela sera, s'il met sa raison au-dessus des passions et s'il s'en remet à elle comme à un pilote pour prendre en mains le gouvernail et le manoeuvrer. Mais si notre homme jette son pilote à la mer, s'ensuivra un terrible naufrage, dû au gonflement des passions envoyant la raison au plus profond de la mer.

A LÉONTIOS, ÉVÊQUE

Dans ta lettre, tu as demandé le sens du texte d'Ézéchiël : «Ils seront sur les montagnes comme des colombes plaintives.» A mon avis, l'interprétation requiert un long développement; mais je vais la formuler le plus brièvement possible.

Le prophète parlait de ceux qui à l'arrivée du babylonien s'étaient réfugiés dans les montagnes; il disait que même s'ils croyaient avoir échappé à leurs ennemis, ils n'échapperaient pas au châtement. En allant vivre dans les endroits déserts, ils se croiraient hors de danger, et dans le même temps, ils continueraient à pleurer femmes et enfants, ainsi que leurs autres parents disparus. D'un autre côté, en prenant l'image des colombes, il a exprimé l'affliction des âmes. Crier et exprimer sa peine à ses proches n'apporte pas une mince consolation. Exposer ses peines, c'est en effet d'une certaine manière en alléger le poids; mais ceux qui par crainte ou pour une autre raison se taisent pour cacher leurs malheurs et ne manifestent leur douleur que par leurs gémissements rendent le mal qui survient insupportable parce qu'il ne s'oriente pas vers la guérison mais tend à s'aggraver. C'est donc parce que le prophète voulait montrer non seulement l'importance du châtement mais aussi la crainte qui atteint son paroxysme si l'on n'ose pas l'exprimer à grands cris, quand l'arrivée des ennemis obsède, qu'il s'est servi de cette image.

A EUSÈBE, PRÊTRE

Bien sûr, comme tu me l'écris, la piété des princes envers le Divin a mis en évidence l'impiété des évêques – les marques particulières de respect que ceux-là leur accordent ont provoqué le relâchement de ceux qui en bénéficient, et leurs nombreuses distinctions ont conduit ceux-ci au laisser-aller et à la débauche –; ne va pas pour autant te scandaliser; en effet, tous ne sont pas atteints par les maux dont je viens de parler, et il y en a qui s'efforcent de vivre sur le modèle des apôtres. Tu peux me dire : C'est vraiment le petit nombre ! Je ne le nierais pas; mais jusqu'en cela, j'admirerais la prédiction du Sauveur qui a dit : «Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.»

A MARCIANOS, PRÊTRE

Ne prête pas l'oreille à ceux qui inventent des histoires. Car si tu crois facilement les accusateurs, trompeurs et affabulateurs ne manqueront pas; au contraire, s'il te plaît, écoute les gens, sans préjugé, et celui que l'on accuse se défendra fort honorablement; alors tu retourneras contre eux le tort que, vainement, ils avaient tenté de lui faire.

AU MÊME

Ce n'est pas le repos que les hébreux trouvèrent en Palestine sous la conduite de Jésus fils de Navè dont parle le divin Paul; ce n'est pas de ce repos-là qu'il veut parler, mais c'est le repos attendu dans l'avenir qu'il vise, c'est lui le but vers lequel sont orientées ses pensées; et la preuve, c'est l'interprétation qu'il en donne lui-même : «Car si Jésus – il s'agit bien sûr du fils de Navè – leur avait donné le (vrai) repos,» il n'aurait pas dans la suite parlé d'un autre jour : c'est donc qu'un repos sabbatique est réservé au peuple de Dieu. «En effet si, dit-il, il leur avait donné le (vrai) repos.» David qui est venu bien des générations plus tard, n'aurait pas dit en parlant de repos : *Aujourd'hui si vous écoutez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme au temps de l'exaspération.* «Donc, dit-il, le vrai repos, là-haut, attend le peuple de Dieu,» c'est-à-dire les hommes de bien qui ont vécu selon la foi; il est préparé non en Palestine, mais dans la Jérusalem céleste.

A THÉON, ÉVÊQUE

J'ai décidé de t'adresser une monition, mais je veux d'abord, mon ami, t'exposer les réactions de mes familiers au moment où je leur faisais part de mon intention de te conseiller. Certains d'entre eux ont eu grand peur que par cette attention je ne suscite ton hostilité : tu croirais en effet que sous le couvert d'une admonition j'ai voulu dire du mal de toi. Ils se demandaient si les mots mêmes ne déclencheraient pas une *guerre persique*.⁷ Certains autres cherchaient à me rassurer tout à fait : selon eux, elle serait bien reçue de toi; ils s'attendaient si peu, disaient-ils, à quelque difficulté qu'ils s'attendaient même à entendre chanter victoire. Je crois que ces deux partis, ici ont approché la vérité, là s'en sont complètement écartés. Au début, j'ai cru que tu allais t'indigner, mais finalement je ne le crois pas : au contraire, j'attends même un bon accueil de ta part, mais pas sur tous les points; cependant, bien que je m'attende à chacune des deux réactions, je ne renoncerai pas à exprimer ma pensée. D'abord, les meilleurs seront de notre côté pour t'arrêter toi, mais aussi les autres qui oseraient faire des ennuis. Ensuite, quand bien même on viendrait à être blessé en défendant la vertu, ce ne serait pas grave.

Qu'ai-je donc à te dire ? Ce sera dit, «Les dés en soient jetés !» Avant tout, cesse de brandir l'épée contre toi, de te traiter avec plus de barbarie que n'importe quel barbare, et de te faire plus de mal que n'en auraient fait même tes pires ennemis. Si tu as décidé de rester sous l'emprise totale du vice, et si cette décision est chez toi inébranlable, cesse au moins de t'en prendre aux disciples de la vertu. Car non seulement frapper, mais encore déchirer les maîtres de droiture grâce à qui ta langue trouve des armes contre eux, c'est le comble de la méchanceté, bien plus, c'est une preuve d'endurcissement.

A PALLADIOS, DIACRE

Tu as fait partie du chœur de mes disciples, tu semblais même en être le coryphée, car tu étais plus ardent que les autres à persister dans la quête des divines Écritures; mais maintenant, ton relâchement t'a conduit non seulement à te séparer du groupe, mais encore, à ce que j'ai appris, à te livrer à des délices qui entraînent les passions du bas-ventre. Or tu sais que le mal que l'on ne soigne pas empire; alors amende-toi et reviens le plus vite possible à ton honorabilité première.

A SERENUS, DIACRE

Beaucoup connaissent des réussites et des victoires soudaines qui sont des pièges et qui ouvrent la voie à des maux incurables. Ne cherchons donc pas généralement ce genre de victoire, mais engageons-nous seulement à nous accommoder de tout ce qui arrive, dans la sérénité et la modération, avec le comportement et les sentiments qui conviennent.

⁷ C'est-à-dire une guerre totale et immense, comme celles qui avaient opposé les Grecs et les Perses au V e siècle a. J.C.

A MARCON

Ce que bien souvent il te faudra céder à contre-cœur à l'ennemi, donne-le de bon cœur; fais de nécessité vertu pour ne pas avoir à te lamenter devant des situations inéluctables; au contraire, en prenant l'initiative de t'en défaire, tu en profiteras pour l'éternité.

A ATHANASE

S'il faut décrire sommairement la vertu et le vice, je dirais ceci : La flamme est naturellement empêchée de se diriger vers le bas; et son mouvement l'emporte toujours vers le haut; il en va de même pour la vertu. Les corps pesants, eux, ignorent tout mouvement vers le haut, tandis qu'ils connaissent le mouvement vers le bas, la pesanteur accentuant ce mouvement au point que sa vitesse défie toute description : il en va de même pour le vice. Il faut donc s'attacher à la première et renoncer au second.

A EUTONIOS, DIACRE

Devant le bonheur d'autrui, tous ceux qui sont atteints par les épreuves perçoivent habituellement avec plus d'acuité leurs malheurs personnels, c'est évident; mais, s'ils songent à leur guérison ou à leur gloire – les uns en effet expient pour des péchés, les autres luttent pour des couronnes encore plus belles – ils doivent supporter plus facilement les épreuves non seulement sans chagrin, mais encore avec des transports de joie : j'aurais l'assurance de le soutenir. En effet, il en est qui, dès ici-bas sont en voie de guérison, comme le certifie Paul quand il s'écrie : «Le jugement du Seigneur nous amende et nous évite d'être condamnés avec le monde; mais d'autres luttent aussi pour obtenir des couronnes, selon le témoignage de l'oracle divin adressé à Job : «Pourquoi penses-tu que je me sois adressé à toi sinon pour que ta droiture se manifeste ?» Alors, que nous nous trouvions dans cette situation ou dans l'autre, ayons bon espoir !

AU MÊME

Pour ceux qui consacrent leur temps aux bonnes œuvres, l'éclat que leur vaut une telle conduite est finalement un avantage; c'est pourquoi le Sauveur a dit : «Que votre lumière brille devant les hommes pour qu'ils voient vos bonnes actions et glorifient votre Père qui est dans les cieux.» Mais comme certains s'attachent non à la gloire du Seigneur, mais à leur propre gloire, il a donné ce conseil : «Attention, quand vous faites l'aumône ne vous affichez pas devant les hommes, sinon point de récompense pour vous.»

Par la première exhortation, il veut mettre en relief ta bonté et l'amour du bien qui ne peuvent être cachés quand bien même le voudraient ceux qui les pratiquent. Par la seconde, il veut écarter la vaine gloire. Il veut empêcher dans l'une de se mal conduire, dans l'autre, de se faire valoir. Et la seconde exhortation n'est pas contraire à la première : elle s'oppose aux vices qui sont prêts à prendre la place des vertus auxquelles ils sont liés. Car toute vertu sans ostentation peut au sens fort être et s'appeler vertu. Mais si elle se laisse entraîner du côté de la vaine gloire, la vertu perd même son authenticité. – Ainsi je ne parle pas de ceux qui font l'aumône avec ostentation : leur conduite n'est pas empreinte de générosité, au contraire ils livrent au public les malheurs d'autrui; brûlant du désir d'être dits miséricordieux, ils ne peuvent s'empêcher de donner en spectacle les misères d'autrui. Quant au précepte : «Que votre lumière brille !» il n'a pas en vue notre glorification personnelle, mais sous-entend que, même si la bonne action ne peut être passée sous silence, ses auteurs du moins s'efforcent de la cacher comme un flambeau brillant par une nuit sans lune attire de lui-même les regards, ainsi la vertu, sans que le veuillent ceux qui la possèdent, illumine naturellement tout le monde.

A THÉOPHILE

Tout à l'heure, à l'aube – la nuit et le jour étaient encore mêlés – un de tes amis vient me trouver et m'annonce que des gens distingués, ayant appris que tu partais pour un long voyage qui n'avait pour objet ni la vertu ni non plus ton engagement ou celui de quelqu'un d'autre dans la philosophie – ils l'auraient alors certainement admis – mais des affaires d'argent, ont porté sur toi un jugement très défavorable du fait que, après avoir opté pour une vie tranquille durant toute ta jeunesse, tu te mets maintenant, au seuil de la vieillesse, à voyager; au moment où normalement,

si tu avais vécu jusqu'à présent en quelque autre endroit, tu devrais, si près de ta fin, revenir chez toi. Car pour les jeunes l'espoir de parvenir à la vieillesse est grand, mais les gens âgés ne peuvent légitimement rêver qu'à la mort.

Quant à moi, comme je ne connaissais pas exactement le motif de ton embarquement, je n'ai pas pris ta défense et je ne t'ai pas condamné non plus, mais j'ai promis d'écrire. A toi donc de faire avec empressement ce qu'il faut !

A THÉODORE, SCHOLASTICOS

Pour toi qui es un homme instruit, quel est donc celui qui mérite d'obtenir renommée et bonne réputation ? Celui qui, sans empressement pour aucune noble tâche, obtient prospérité, richesse et dignités réputées glorieuses ? Ou bien celui qui, sans rien omettre de ce qui est à sa portée, fait tout ce qui lui mérite l'approbation générale, incite même les autres à la vertu, et connaît pourtant échec et pauvreté ? A mon avis, c'est ce dernier; si tu penses de même, ne te montre pas d'un avis contraire !

A NÉMÉSIOS

La libéralité tient le milieu entre la prodigalité et l'avarice, la longanimité entre l'orgueil et la bassesse, la piété entre la superstition et l'impiété; voilà pourquoi des sages établissant que le vice est proche de la vertu, ont attribué à la vertu le juste milieu; pour moi, la voie qui me paraît la meilleure pour atteindre toutes les vertus, c'est celle qui est vraiment médiane. C'est justement cela que tu as voulu apprendre : «Ne dévie ni à droite ni à gauche.» Suis la voie royale. Car puisque les déviations des vertus se terminent dans les vices – celui qui veut par exemple être économe tombe souvent dans l'avarice, ou bien celui qui veut être généreux tombe souvent dans la prodigalité – ils ont eu raison de définir la voie médiane comme non seulement la meilleure mais encore comme la voie vraiment royale.

A HIÉRAX, DIACRE

Les hauts faits sont normalement le fruit de grands efforts, et les exploits celui de très grands efforts. Si donc tes actes sont médiocres et mauvais, ne t'attends pas à obtenir de très grandes récompenses. Et si tu choisis de vivre sans risque et dans la mollesse, n'espère pas non plus t'illustrer en première ligne. Car les citations reviennent à celui qui a pris des risques et a dressé le trophée de la victoire. Même s'il meurt au combat, sa mémoire demeure pour toujours et ses récompenses dépasseront les récompenses humaines. Le valeureux général du Christ a raison de penser que les souffrances subies pour lui sont aussi des couronnes de victoire : «Dieu, dit-il, nous a fait la grâce non seulement de croire au Christ, mais encore de souffrir pour lui.» En effet, dit-il, sans parler des biens à venir, les souffrances elles-mêmes qui nous font partager le sort de notre Maître sont les récompenses les plus grandes et les couronnes les plus belles.

A ÉPIMACHOS, LECTEUR

Dans ta lettre, tu as demandé ce que veut dire : «Vous êtes le corps du Christ et ses membres chacun pour sa part.» Ceci, à mon avis : Ceux qui partout appartiennent à l'Église terrestre sont le corps du Christ, et les Corinthiens étaient une partie de ce corps; pour cette raison, il a dit *Chacun pour sa part*, comme s'il disait : Votre Église est un membre de l'Église universelle. C'est pourquoi vous devriez rejeter toute discorde et vous accorder non seulement entre vous – il y avait des dissensions entre eux – mais avec tous ceux qui partagent la même foi sur la terre.

A THÉODORE, SCHOLASTICOS

Ne fais pas violence à la vérité dans les controverses, ne la violente pas en escamotant, par les tours de la sophistique, ce qui est connu avec précision; au contraire estime plutôt que tout est secondaire par rapport au vrai : et prends son parti sans fraude et sans partialité.

A APOLLONIOS, PAYSAN

L'agriculture est indispensable, elle est la mère et la nourrice de tous les arts. Quand elle va bien, ils sont florissants; quand elle va mal, ils dépérissent. Ne rougis donc pas de cette activité, sois plutôt fier d'exercer un métier nécessaire et utile au plus haut point. Ce sont ceux qui pratiquent les métiers inventés pour servir le plaisir qui auraient de quoi rougir.

A HIÉRAX, DIACRE

Celui qui au plus fort de la tempête parvient à sauver son navire et à brider les éléments déchaînés mérite cent fois d'être cité, béni et couronné.

La chasteté dans la vieillesse n'est pas tempérance mais impuissance d'un désordre; c'est pourquoi le prophète Jérémie faisait l'éloge du premier comportement en ces termes : «Bienheureux celui qui a porté un joug pesant dès sa jeunesse.» Mais personne n'a jugé bon de louer le second comportement, n'y attachant aucun mérite. N'attends donc pas la vieillesse pour y vivre dans la chasteté. Arriver jusque là n'est pas évident, et indépendamment de cela, cet état n'a rien de glorieux.

AU MÊME

Quand tu dois faire face à des ennuis, bien qu'ils soient pénibles – traiter à la légère les tracasseries ne les diminue pas et peut-être même va les augmenter – supporte-les vaillamment quand ils arrivent, d'autant plus qu'avec le temps ils perdent presque toute leur force. En effet, l'épreuve une fois passée est bien vite oubliée, tandis que celle que l'on redoute chagrine d'autant plus qu'elle est attendue.

A PIERRE

Je ne comprends pas pourquoi les incroyants dénigrent la foi en Dieu; il est facile d'en prendre connaissance, on ne court aucun risque à la posséder, et ce à quoi elle conduit est insurpassable.

A HARPOCRAS, SOPHISTE

J'admire ta saine franchise, si mal vue des êtres indignes et serviles qui y voient, à juste titre, une dénonciation de leur vice et de leur mollesse efféminée. Ivres de la crainte qu'inspirent leurs mauvaises actions et s'en prenant en titubant à ceux qui sont parfaitement sobres, ils arment leur langue sans retenue.

A OLYMPIOUS, PRÊTRE

Si la critique est facile et à la portée de tout homme, pour indiquer ce que l'on doit faire pour respecter les convenances, il faut un excellent conseiller; mais le cercle de Zosime et de Maron n'admet ni critiques ni conseils; leur folie est telle qu'ils injurient leurs critiques et calomnient leurs conseillers. Alors que certains, sans avoir attiré ni les critiques ni les conseils, mais seulement les pleurs, se relèvent, eux, ils vont jusqu'à mettre en cause cette forme de thérapeutique : ils se gaussent de ceux qu'une grande affection pousse à se comporter ainsi. Alors, que faut-il faire ? Enfin, je te le demande, à toi qui nous importunes, qui nous harcèles, comme si nous pouvions mettre un terme à leur démence. Ah ! si c'était en mon pouvoir – et je n'aurais besoin de personne pour me conseiller – j'aurais personnellement obtenu un retour très rapide dans le droit chemin. Mais comme le mal échappe à toute thérapeutique et qu'il empire même avec les remèdes des médecins, accorde-leur le secours de tes saintes prières; peut-être bien que celui qui triomphe des maladies et de tout vice les guérira.

A HÉRON, PRÊTRE

Nous n'ignorons pas que ta polémique avec ton adversaire a pris sa source dans la cupidité, rencontré plusieurs autres vices dans son développement, et abouti à une accusation. Tu peux raisonnablement, je te le conseille, t'en tenir là – s'il a bien mal agi, il a souffert davantage encore – de peur que la fin apparente du combat ne prélude à de plus grands malheurs.

Accueille donc ceux qui plaident en sa faveur et arrange cette affaire; considère qu'il vaut bien mieux se désister par bonté que de se voir infliger une décision des juges. Car l'issue (de ce procès) n'est pas évidente, et beaucoup qui étaient à l'abri de multiples arguments de leur bon droit, ont eu le dessous comme s'ils n'avaient aucune position forte. Et même si la victoire était assurée, t'être comporté avec bonté te rendra bien plus illustre que de l'avoir emporté.

A ARTÉMIDÔROS, PRÊTRE

L'expression «Il s'est porté du côté de toute voie qui n'est pas bonne», prononcée à propos d'un pécheur, veut dire *a porté secours, a défendu, a plaidé*. De même en effet qu'un orateur pacifique, lorsqu'il assiste des plaideurs, met son métier au service de ceux qui ont besoin d'assistance, de même celui-là n'a pas refusé de mettre toute sa force au service du mal.

La seconde expression «Son âme durant sa vie sera bénie,» prononcée à propos d'un homme très mauvais équivaut à *sera célébrée*, ou encore *sera l'objet d'une louange, d'un éloge, d'une bénédiction*. La bénédiction, en relation avec le verbe *dire du bien* désigne une expression élogieuse. En effet, comme beaucoup, parce que leur jugement sur la réalité est vicié, font l'éloge et bénissent ceux qui mériteraient plutôt qu'on se lamente et pleure sur leur compte, parce qu'ils sont couverts de richesses et baignent dans le luxe, même si leurs méfaits sont innombrables, sans songer aux châtiments qu'ils recevront un peu plus tard, mais en ne voyant que la jouissance immédiate, le psalmiste critique le jugement vicié de ces gens-là et, parce que non seulement ils ne blâment pas les pécheurs et ne se contentent pas de les flatter, mais que, si pour leur être agréables, il faut déshonorer la vertu elle-même ils la mettent à mal, (le psalmiste, dis-je) déclara : «Son âme durant sa vie sera bénie.» Or l'expression *durant sa vie* est adéquate, car, après la mort elle sera châtiée : c'est ce que veut dire la suite : «Ira rejoindre, dit-il, la lignée de ses pères.» Celui *qui ira rejoindre* ne va pas vers le néant, comme le pensent certains, mais sera enfermé en un lieu où évidemment «pour l'éternité (il) ne verra pas la lumière.» En effet, dans la ténèbre éternelle, il sera enfermé en compagnie de ceux qui l'auront loué, pour subir le châtimement de ses actes.

A HÉRON, PRÊTRE

Toutes les vertus sont désirables pour ceux qui ne manquent pas de désir pour le bien, cependant certains ont plus d'inclination pour certaines d'entre elles.

Les uns ont une estime particulière pour la chasteté d'autres pour la prudence, d'autres pour le courage : d'autres pour d'autres venus : ils se signalent davantage par la pratique de ces vertus, sans pour autant négliger les autres. Par exemple – pour n'en citer que trois l'un après l'autre – Joseph, dit-on, était très chaste, bien qu'il pratiquât beaucoup d'autres vertus; Abraham, hospitalier et fidèle, quoiqu'il abondât en bien d'autres qualités; Job, courageux, bien qu'il pratiquât toute espèce de vertu; c'est le nom de la vertu prédominante qui a prévalu pour chacun. Prenons-en pour preuve la règle de la vérité, je veux dire les divines Écritures. Que dit-elle ?

«Il n'y a pas de visages semblables et il en va de même pour les coeurs des hommes.» Ô merveille ! En tous, il y a la même forme, pourtant les différences des visages sont assurément si nombreuses que les observateurs les reconnaissent sans confusion possible. Car même s'il semble y avoir chez certains une ressemblance, on découvrira forcément un élément distinctif. Même si beaucoup ont de beaux yeux, il y a cependant une différence entre eux; on découvre que les uns sont bleus, les autres couleur de vin, les autres noirs, les autres clairs. Et dans les caractères suivants, il y a encore une différence possible; même s'il y en a qui ont les cheveux crépus, cependant il y a une particularité dans la chevelure; et même s'il y en a qui ont le nez camard, tous ne l'ont pas de la même façon. Ce membre-ci est plus beau chez l'un, ce membre-là est plus beau chez l'autre; l'un est clair, l'autre foncé; ainsi il y a forcément un élément distinctif – on ne peut les passer tous en revue –; il en va de même pour les coeurs des hommes : les mêmes choses ne plaisent pas à tous; aux uns, c'est ceci, aux autres, c'est cela. Et ceux-là même qui ont les mêmes désirs ne se comportent pas de la même façon avec l'objet de leurs désirs : la quête des uns est plus haute, celle des autres plus mesurée. Combien sont chastes ! Pourtant, ce n'est pas de la même manière. Les uns embrassent la virginité, les autres la continence, les autres un mariage honorable. Combien sont miséricordieux ! Cependant, ils le sont différemment. Combien sont justes ! C'est avec une différence pourtant. On peut dire la même chose non seulement pour les vertus, mais également pour les vices. Combien sont très mauvais ! On peut cependant noter entre eux des distinctions. Combien sont débauchés ! Pourtant tous ne tombent pas dans les mêmes débauches. Et même si c'était le cas, tous ne se

comportent pas de la même manière : les uns s'adonnent aux plaisirs conformes à la nature, les autres à des plaisirs qui s'en écartent; les uns se conduisent indécemment envers ce qui est prévu normalement par la nature, les autres font violence même au fondement. Les uns sont peureux, les autres téméraires. Les uns avares, les autres prodigues. Les uns ne supportent pas la moindre parole; les autres ne tremblent même pas devant les châtiments. Les uns sont flatteurs, les autres veulent être flattés. Les uns aiment l'ivresse, les autres les spectacles; les uns les chants, les autres les thrènes; les uns volent dans les lieux déserts, les autres dans les villes. Les uns tuent, les autres ne supportent même pas de voir égorger un animal. Les uns sont lâches, les autres audacieux.

Mais si je me mettais à énumérer tous les péchés, je ne pourrais pas m'arrêter, même si je le voulais. C'est pourquoi, par révérence pour les saintes Écritures, je m'arrêterai là.

A MARTINIANOS, ZOSIME, MARON, EUSTATHIOS

Le meilleur signe et la plus grande preuve de mon zèle envers vous, c'est la décision même de vous donner des conseils; car tout conseil vise l'intérêt de ceux qui l'écoutent. Et ceux à qui l'on rend un bon service ne peuvent affirmer qu'il y a de la malveillance chez celui qui les exhorte; et pour que ceux qui sont tout prêts à déchirer ne trouvent même pas l'ombre d'une accusation à la place de l'incitation – que la prière serve plutôt d'incitation – je prierai le Divin de mettre en vous un esprit meilleur, de bannir votre endurcissement, de mettre en votre cœur docilité et abandon pour embrasser la vertu dont la beauté naturelle est sans prix, et pour fuir ce vice auquel vous tenez ardemment, vice bestial, plus funeste que n'importe quelle Scylla, et qui, pour ceux qui ont perdu le sens, a je ne sais quel agrément. Mais si vous avez atteint le comble de l'endurcissement – votre persévérance dans le vice l'atteste – à cause du moins de ceux que vous scandalisez, cessez d'aiguiser votre langue contre la très divine religion et contrôlez-vous, ne serait-ce que pour que votre impiété n'en précipite pas aussi d'autres dans l'abîme du vice.

A HERMINOS, COMES

Homme admirable, que ni le pouvoir, ni l'orgueil des dignités, ni la réussite dans la vie ne soient en mesure de troubler ta philosophie : ce sont surtout ces choses-là qui rendent habituellement les hommes arrogants. Ne vois en tout cela que des ombres et des songes, et pratique la vertu : pour ceux qui la possèdent, elle est une robe de pourpre qui ne passe pas.

AU MÊME

Aie le souci de ce qui ne meurt pas, ne te préoccupe pas de ce qui dans peu de temps n'est plus. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, les choses d'ici-bas ont une fin, et cela très rapidement, tandis que celles de l'au-delà ne connaissent pas de limite, ni de fin. Cette lettre, malgré sa brièveté, est une lettre d'amitié, riche de dispositions bienfaisantes.

A AELIANOS, SCHOLASTICOS

Nous les humains, nous sommes souvent fort éprouvés lorsque nous négligeons ce qui mérite intérêt et nous nous attachons avec ardeur à ce qui réellement mérite d'être négligé : nous jugeons qu'il faut traiter sérieusement les bagatelles et avec légèreté les choses sérieuses. Nous tenons pour accessoire le nécessaire, et notre empressement va à l'accessoire comme s'il était indispensable et capital. Mais la *philautie*,⁸ faute d'un bon jugement, engendre le chagrin pour des objets qui ne le méritent absolument pas. Car ce n'est pas lorsqu'on subit une épreuve méritée, mais lorsqu'on agit mal qu'on doit avoir du chagrin.

A PHILÉTRIOS

Les champions de la vertu, ceux dont la piété éminente est reconnue, ceux qui dépassent les autres comme l'étoile du matin dépasse les autres étoiles, voilà ceux que l'on peut vraiment appeler des flambeaux : non seulement ils sont parvenus eux-mêmes à une telle valeur, mais encore ils illuminent ceux qui sont aveugles, et les guident par la main vers les sommets de la

⁸ L'amour de soi-même.

vertu. Imite donc ces gens-là et non pas ceux qui font tout pour rendre aveugles même ceux qui voient.

AU MÊME

Le législateur, voulant empêcher le pouvoir de remplir incomplètement sa charge et les pauvres d'être tracassiers, a édicté cette loi : «N'aie pas pitié du pauvre au moment du jugement»; non pour prôner la cruauté, mais pour déjouer les manoeuvres frauduleuses, de peur qu'on n'abuse de la pauvreté à des fins indiscretes. Mais s'il a interdit qu'on ait pitié du pauvre aux prises avec cette bête implacable qu'est la misère, il a bien davantage contenu l'avidité des riches.

A ÉPIPHANE

Tu sembles ignorer que la figure de comparaison vaut pour les choses de même espèce et non pour celles qui sont d'espèce différente : elle ne rejette pas les termes comparés dans la série opposée, mais met en évidence infériorité et supériorité.

Parmi les fautes, l'une est grave, l'autre plus grave, l'autre très grave – le vol est grave, la fornication plus grave et l'adultère très grave –; il en va de même pour les bonnes actions : l'une est belle, l'autre plus belle, l'autre très belle – le mariage est bon, la continence meilleure, la virginité excellente. Or ce qui est inférieur au plus beau n'est pas rangé dans la série opposée, mais dans le degré inférieur à l'intérieur de la même série. Quelqu'un de sensé ne peut comparer la virginité avec la fornication, mais la continence et le mariage honorable. Et lorsque l'Écriture compare le vol et l'adultère, elle dit : «Il n'y a rien d'étonnant à ce que quelqu'un en vienne à voler : s'il vole, c'est pour rassasier une nature affamée. Mais l'adultère, c'est le manque de bon sens qui lui fait perdre son âme.» En disant cela, elle ne couvre pas le voleur de son pardon, elle ne le lave pas de ses fautes; mais en comparant le vol et l'adultère qui est une faute très grave, elle dit que le vol est une faute plus bénigne et plus légère, surtout quand c'est la faim qui en est la cause.

A HARPOCRAS, SOPHISTE

Pour moi, je définis comme savants – ce n'est pas une règle, mais un avis que je donne – les gens parés de qualités intellectuelles, tels ces gens qui sont capables d'exprimer avec habileté leurs connaissances, et comme bons, les gens parés des vertus que certains qualifient d'irrationnelles, tels ces gens qui sont incapables de parler savamment, mais qui par l'excellence de leur vie édifient leurs visiteurs : leur silence est plus utile et plus instructif qu'une parole dépourvue d'actes. Quant à celui qui aurait en même temps les qualités intellectuelles et celles que l'on dit irrationnelles, je le définirais comme bon et savant à la fois.

A EPIPHANE, DIACRE

Mon très cher ami, bien des causes différentes ruinent les biens que l'on possède : non seulement les vers et la grande longueur du temps, mais encore les calomniateurs, les voleurs, les domestiques, l'incertitude de l'avenir, et pour finir, la mort – à laquelle on ne peut échapper quand bien même on échapperait au reste – peuvent priver de son argent et de ses biens celui qui croit les posséder; car sa possession des biens est nominale, non réelle. Mais celui qui, par les aumônes et les bienfaits, se détache ici-bas de la richesse peut se voir couronner pour un choix sensé et sûr parce qu'il a découvert un lieu sacré, interdit d'accès à tous les maux cités plus haut. Un tel lieu, c'est le ciel : il est inaccessible à toute mauvaise action, plus fertile que n'importe quelle terre, et il accorde à ceux qui ont eu cette confiance de récolter éternellement en grande abondance les fruits des semences qu'ils y ont déposées.

A CASIOS, PRÊTRE

Dans ta lettre, tu t'es étonné : comment la consécration indigne de Zosime ne paraît pas telle à celui qui l'a illégalement ordonné ? Je te réponds : ton indignation, partant d'un caractère qui a horreur du mal, est légitime, personne ne peut le contester, mais je te louerais de garder ta langue pure de toute médisance. Bien que, en effet, cet homme-là mérite mille fois d'être battu, comme tu l'écris, pour ne pas s'être laissé améliorer par sa charge mais s'être servi du sacerdoce

comme d'une arme pour son vice, et pour oser l'intolérable, cependant toi du moins, tu ne dois pas souiller ta bouche, en exposant publiquement ses actes honteux et en racontant ses moeurs scabreuses.

A HÉRON, SCHOLASTICOS

Ne dédaigne pas, mon ami, l'écoute douce comme le miel des divines Écritures. Car le diable a pour méthode de nous empêcher de voir le trésor pour que nous ne devenions pas riches. Selon lui, écouter les lois divines n'a aucun intérêt : il ne veut pas voir la conduite que cette écoute entraîne.

A PAUL

Si ton raisonnement et toute réflexion, comme tu le dis, est chez les hommes l'effet du destin, on surprendra en ce dernier la marque d'une très grande absurdité. S'il inspire aux uns des réflexions qui leur fit prendre sa défense, tandis qu'il procure aux autres un art et un raisonnement scientifique qui les conduisent à l'éliminer si donc le destin s'élimine lui-même par les réflexions qu'il prodigue à ceux qui en viennent à l'éliminer comment peut-il subsister ?

A EUSTATHIOS, DIACRE

Cette indignité que tu as osé commettre maintenant est plus indigne que les précédentes : tu as été ton propre émule et tu t'es surpassé ! Tu remportes donc le premier prix du championnat de libertinage et d'impiété, tu es le plus fort, tu dépasses tout le monde; voilà pourquoi tu es devenu pour nous la cause de larmes incessantes. Si donc tu veux guérir le chagrin que nous avons à ton sujet, fais tout pour effacer ces tristes réputations !

A THÉODORE, SCHOLASTICOS

Si ta langue est très acérée, surtout garde-la dans ta bouche ou maîtrise-la avec un frein; si tu en es incapable, sers-t'en comme il faut pour défendre la pure gloire divine, pour assister les victimes des injustices, pour défendre ce qu'il y a de plus beau, pour dénoncer la cupidité des injustes, la stupidité de ceux qui soutiennent l'existence du destin, la déraison de ceux qui croient au hasard, l'ignorance de ceux qui attribuent à des démons mauvais la providence de l'univers, la débilité des hérétiques, la superstition des grecs, la résistance des juifs à leur éducation, les calomnies des pécheurs. Mais si tu omets de le faire, si tu viens à te servir de ton aiguillon contre n'importe qui, ton comportement sera tout à fait déplacé. Car tu feras comme si, en possession d'un sabre effilé, tu en portais un coup contre tes amis, ou comme si, ayant une troupe à toi, tu la tournais contre tes concitoyens, alors que tu devrais te servir de celle-ci contre l'ennemi, de celui-là contre tes adversaires. Ne transforme donc pas le remède en poison, mais sers-t'en comme il faut.

A HYPATIOS, POLITEUOMENOS (CURIALE)

Tout le monde sait, je pense, que ceux qui repoussent le moment d'accomplir leur devoir veulent voir de près ce qu'ils risquent – car ceux que le laisser-aller conduit à faire violence à la vertu s'attirent les châtements avides de frapper les coupables. Mais les fautes finiront par être punies, à moins que le repentir en guérisse : le déluge et ce qui est arrivé aux sodomites sont là pour le clamer expressément. Pour eux, malgré un certain délai, le châtement qui s'était mis en route difficilement mais inéluctablement, n'est pas resté jusqu'au bout suspendu.

A MARTINIANOS, ZOSIME, MARON, EUSTATHIOS

Non seulement en commettant ce que jamais aucun autre personnage renommé pour ses forfaits (n'a commis), vous vous êtes couverts de honte, mais encore, en vous glorifiant de ce qui aurait dû rester caché, vous avez atteint le comble de la démence : c'est la raison pour laquelle j'ai cru bon de vous écrire cette lettre. Vous êtes tellement pires que les malfaiteurs célèbres, à ce qu'on dit, que, au lieu de cacher comme eux vos méfaits, vous allez vous, jusqu'à vous en glorifier. Et à ce qu'on raconte, le couronnement de ces méfaits, c'est que vous croyez que ceux

qui vivent honnêtement sont fous, et que ceux qui vous admonestent déraisonnent. Quel moyen de défense va-t-il vous rester ? Quelle pitié ? Quel pardon ? Je ne peux le dire.

A OPHÉLIOS, GRAMMATICOS

Ce n'est pas lorsque le discours coule d'abondance et s'écarte du sujet qu'il est admirable, mais lorsque, bref autant que riche en idées, complet dans sa concision, trouvant son souffle essentiellement dans le sujet, il montre une grande vivacité.

À THOMAS

Ne cherchons à acquérir que ces biens dont nous aurons besoin après avoir dit adieu à cette vie; ceux dont nous n'aurons point besoin, méprisons-les !

A HARPOCRAS, SOPHISTE

Celui dont les calomnies généralisées visent à peu près tout le monde, amène-le à résipiscence par de sévères menaces pour qu'il n'ait pas plus tard à connaître le châtement.

AU MÊME

Quand je peux recevoir des lettres de ton éloquence, leur culture me comble et ma joie est immense. Elles sont en effet un modèle de composition et d'expression. Et si tu diffères un tant soit peu d'écrire, j'en suis grandement affecté et ma langue s'émousse : pour moi, point de joie à attendre, point de paroles bénéfiques ! Ne manque donc pas à ce devoir de l'amitié : écris-moi souvent. Tu me seras alors encore plus cher.

A PHILÉTRIOS

Je sais parfaitement que, au début, l'Église du Christ comptait d'illustres docteurs et des disciples remarquables; même de mon temps, pas seulement autrefois, on a connu ces deux catégories; aujourd'hui encore, il n'est pas impossible que cela se trouve, comme tu le dis, c'est possible, indubitablement. Car, si au point de départ les maîtres constituent une base solide, s'ils cessent d'être des tyrans pour faire preuve d'une sollicitude paternelle, alors on pourra examiner aussi comment se fera le salut de leurs élèves. Mais tant qu'on n'a pas encore bien posé les fondations, j'estime tout à fait superflu de parler du faîte. Car ces gens-là ne consentiront pas à se laisser convaincre, malgré une écoute mille fois répétée, si leur instruction ne passe pas par des actes.

Alors, si le temps présent manque grandement de détermination et de sollicitude, je pense, pour ma part, que le contenu des exhortations qui s'imposent n'est pas difficile à trouver. Mais ce qui m'embarrasse, c'est la façon dont il faut leur parler. Car je suis intimement persuadé, de par ce que je sais directement ou indirectement, qu'ils manquent à la plupart des commandements divins, parce qu'ils ne veulent pas agir comme il faut, et non parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils doivent faire. Je les engage donc, si je puis m'exprimer franchement, à accepter de voir si je dis vrai, et, dans ce cas, à devenir meilleurs. Car ce sont les flatteries de quelques uns qui ont précipité les chrétiens dans une situation si troublée. Que faut-il donc faire ? Je le dirai brièvement et ne le cacherai pas. S'ils ne voient que légendes dans les divines Ecritures, qu'ils se taisent ! Mais s'ils y voient des commandements réellement célestes, qu'ils les mettent d'abord en pratique, puis les enseignent publiquement; si tel n'est pas le cas, la loi divine leur ferme la bouche.

A NIL

Puisque notre nature n'a rien de grandiose ni de merveilleux, tournons-la du côté de la mesure et de la modestie, ces qualités qu'elle peut revendiquer comme siennes, et bannissons toute arrogance.

A PIERRE

L'Écriture appelle *charnels* ceux qui tombent dans les (passions) de la chair, *psychiques* ceux qui n'admettent rien qui échappe à l'enchaînement logique des raisonnements, et *spirituels* ceux qui sont parés d'une grâce divine et spirituelle : ils ont remonté la chaîne des raisonnements et se représentent les réalités surnaturelles. Ainsi on ne peut expliquer que les trois jeunes enfants jetés dans la fournaise de Babylone n'aient pas été brûlés, si l'on recherche la vraisemblance et si l'on traque la fragilité des arguments. Mais si l'on songe à la puissance divine qui surpasse la nature, qui va au-delà des raisonnements logiques, qui est supérieure à tout artifice, on admet ce récit.

A THÉOPOMPOS

Il est pénible, pour les gens qui ne manquent pas totalement de sensibilité, d'être pris en flagrant délit de mauvaise conduite, et pour les gens d'un rang élevé, de passer en jugement. Quant à se voir soupçonner, c'est, pour ceux qui ont atteint le sommet de la vertu, le plus grand des malheurs.

A NIL

Autrefois Dieu menaçait les hébreux et annonçait en même temps les événements heureux. En effet, celui qui ne fait que menacer et prédire des malheurs provoque le désespoir des meilleurs et détermine ses auditeurs à s'abandonner totalement au pire; tandis que l'espérance d'un bonheur incline et dispose au meilleur. Voilà pourquoi tout en les menaçant à chaque instant d'être emmenés en captivité à Babylone, il prédisait leur retour.

A MARTYRIOS, PRÊTRE

Tu as demandé des éclaircissements sur ce passage : «Dieu leur a donné un esprit de stupeur, des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, jusqu'à ce jour.» Alors, écoute : les mots *a donné* et *a livré*, selon les habitudes propres à la sainte Ecriture, veulent dire *a laissé* et *a permis*. Si tu as du mal à l'admettre, je vais te démontrer; Paul déclare à propos de ceux qui adressent à des idoles un culte divin : «Il les a livrés à des passions infamantes», c'est-à-dire *a laissés*, *a abandonnés*. N'était-il pas prévisible en effet qu'ils fassent fi de la nature et se vautrent dans des fautes sans nom, ceux qui ont adoré la créature au lieu du créateur ? Il dit encore ailleurs : «Dieu les a livrés à un esprit sans jugement pour faire ce qui ne convient pas,» puis, donnant sa propre interprétation, il déclare : «Remplis de toute injustice, cupidité, malice.» Or s'ils étaient remplis, comment a-t-il pu les livrer ? Remarque bien la précision; il n'a pas dit : // *les a livrés pour être remplis*, mais (déjà) remplis, il les *a laissés* : c'est comme si un bon berger chassait du troupeau des brebis atteintes d'une maladie contagieuse et les livrait en quelque sorte aux loups, non parce qu'il les jette dans la gueule des loups, mais parce qu'il leur retire sa sollicitude et sa protection. Tel est donc le sens du mot *a donné*. Quant à l'esprit de stupeur, c'est l'esprit d'étonnement et de traumatisme. *Piquer, percer* équivaut à *blessé et frapper*, comme dans l'expression «Ils transpercèrent le côté de Jésus d'un coup de lance». Donc, comme *percer* équivaut à *frapper*, l'emploi du mot *avoir été frappés* de stupeur pour avoir été blessés est juste. Quand lui-même interprète ensuite le mot *il frappa de stupeur* en disant qu'il équivaut à *il frappa d'étonnement*, il déclare : «Des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre.» C'est en effet ce qui arrive habituellement aux êtres frappés de douleur. Quand l'esprit est troublé, les sens ne remplissent plus leurs fonctions propres. Pour comprendre ce que cela veut dire, écoute l'Écriture : «Bienheureux celui qui n'a pas été frappé par le chagrin du péché.» A la vérité, le chagrin selon Dieu opère une conversion assurée au salut. Que veut-elle donc dire ? Eh bien, si nous disions, comme le pensent certains, que celui qui n'a pas péché du tout est bienheureux dès ici-bas, peut-être que personne ne jouirait de cette béatitude. Car nous sommes tous coupables. Qui se glorifiera en effet d'avoir un cœur saint ? Qui aura le front d'affirmer qu'il est pur de tout péché ? Mais si nous disions que l'Écriture dit bienheureux non pas celui qui n'a pas connu le chagrin, mais celui qui n'a pas été frappé par le chagrin au point d'abandonner son propre salut, ce qui est arrivé par exemple à Judas, quand il s'est pendu – et le divin Paul, dans la crainte que le fornicateur à Corinthe ne subît aussi le même sort, disait de le laisser approcher s'il s'était repenti. «De peur que cet homme-là ne sombrât dans un chagrin

excessif» – peut-être bien que nous atteindrons le vrai sens de la phrase. Et même si le mot componction est employé dans un sens favorable, que nul ne s'étonne, car là encore, l'Écriture interprète la blessure provoquée par les bonnes choses, en disant que même l'âme emportée par l'amour divin s'écriait : «je suis blessée d'amour.» Or il faut savoir que le même concept n'entraîne pas forcément l'usage des mêmes mots ou expressions; ainsi, quand David disait : «Pour que ma gloire te chante et que je n'aie pas à craindre d'être transpercé de stupeur», cela veut dire, je pense : Que je n'aie pas à craindre d'être frappé de stupeur et que je n'en vienne pas à ne plus (pouvoir) chanter. Il ajouta en effet : «Seigneur mon Dieu, je te louerai pour l'éternité.» De même ceux qui entouraient Siméon et Lévi, après la violence faite à la chasteté de leur soeur, furent transpercés de stupeur, c'est-à-dire frappés et blessés d'indignation, et ils entrèrent dans une colère si incoercible que, traîtreusement, ils allèrent jusqu'à égorger non seulement l'auteur du viol mais aussi tous les adultes de la cité.

A PAUL, PRÊTRE ANACHORÈTE

Ceux-là même qui se targuent d'être les arbitres de la vertu et du vice et qui décernent au vice le suffrage de la victoire qui revient à la vertu – ce qui leur fait bannir les gens de bien et applaudir les mauvais – ont découragé ceux qui voulaient agir comme il faut, et ont tellement combattu ceux qui avaient leur franc-parler que chez presque tous ils ont arrêté l'élan qui les poussait vers le bien. Ainsi donc ceux dont la vie est celle de chiens et de porcs sont enragés contre ceux qui vivent comme les apôtres. Et alors que cela devrait leur faire peur, ils trouvent risible ce qui est lamentable : non seulement ils ne font aucun cas de la vertu mais encore ils se flattent de voir les adeptes de la vertu subir les pires traitements et approuvent cela. Qui donc va reprendre des gens qui ont un tel comportement ? Qui va les remettre dans le droit chemin ? Qui va les mettre en cause ? Qui va abaisser leur orgueil ? Qui va leur faire baisser les yeux ? Qui les exhortera à ne pas trouver leur fierté seulement dans leur charge mais aussi dans la vertu ? Qui les convaincra qu'ils encourront de très sévères châtiments ? Car, si le juge, quand il prononce ses sentences dans les Évangiles, n'est pas écouté, qui trouvera chez eux audience et fera obstacle à leur folie enragée qui ne veut pas s'arrêter mais devient chaque jour plus redoutable ? Beaucoup ont essayé, sans aucun résultat sur ces gens-là, mais en se mettant eux-mêmes dans les pires difficultés. Dans l'au-delà, ils recevront les plus grandes couronnes, cela j'en suis sûr; mais ceux qui sont plus frustes, ce qui se passe ici-bas les pousse au vice et les écarte de la vertu.

Donc, puisque le seul résultat de ces réprimandes pour celui qui a le courage de parler, c'est d'être injustement maltraité, et la totale inutilité des conseils pour ceux qui les reçoivent, pour cette raison, plus encore maintenant qu'auparavant, il est dangereux de proposer la perfection. Mais si, comme tu le dis, certains d'entre eux sont en quête d'admoniteurs – car tous n'ont pas sombré dans l'abîme de la philautie⁹ et du vice – voici ce qu'ils sont en droit d'entendre : «C'est avant tout en vous conformant aux divines Écritures que vous saurez ce que vous devez faire. Et si vous avez besoin en plus d'un conseiller, cessez d'agir comme vous le faites, et cherchez alors votre admoniteur. Quand en effet vous aurez cessé de mal agir, et que vous aurez préparé une voie sûre pour l'énoncé de la perfection, à ce moment-là cherchez celui qui conseillera ce que vous devez faire. Mais tant que vous n'aurez pas cessé de mal agir, ne cherchez pas quelqu'un qui, pour vous avoir désigné la perfection, consentira à se voir banni par vous : vous ne trouverez pas.»

Ces mots, je les écris sans craindre de souffrir ici-bas – j'ai déjà souffert beaucoup pour cela, comme tu le sais et j'ai dit à celui qui en a été l'instigateur : «Sans le vouloir, tu m'as couronné»; car à moi aussi Dieu a fait la grâce «non seulement de croire au Christ, mais encore de souffrir pour lui» – mais dans le désir de fermer la bouche à ces gens-là qui font semblant de chercher un conseiller, non pour bénéficier de ses conseils, mais pour se retourner contre lui. Ce n'est pas la crainte qui me dicte ces mots, aussi que ces gens-là m'écoutent : Par votre conduite, vous amenez au vice ceux dont vous avez la charge, aussi vous subirez un double châtiment, parce que vous n'avez pas fait votre devoir et que vous avez fait trébucher ceux qui auraient pu être sauvés, si vous ne les aviez pas scandalisés. Cessez donc de commettre ces actes que pas même les ennemis du Christ ne commettent pour blasphémer son nom. Perdez cette présomption largement répandue de croire que vous avez été jugés dignes d'être appelés à un rang privilégié; réfrénez votre orgueil; baissez les yeux, songez que vous êtes «terre et cendre»; considérez ce que vous étiez peu auparavant, ce que vous serez peu après. Découvrez ceux qui

⁹ amour de soi-même

vous dépassent en vertu; ne vous servez pas des armes du sacerdoce contre le sacerdoce lui-même; n'insultez pas le maître de la pauvreté (volontaire) en vous enrichissant dans les affaires. Ne regardez pas comme des fables les paroles de l'Évangile qui vous ont été répétées. Ne croyez pas que votre péché échappera au châtement; n'estimez pas que le Divin est injuste; ne pensez pas que Dieu, qui voit tout, ferme les yeux; ne prenez pas l'injustice pour la justice; ne faites pas fi de ta crainte de Dieu; ne bannissez pas les amis de la vertu; n'approuvez pas ceux qui sont à la recherche de toute espèce de vice; n'entraînez pas au vice ceux qui vous voient; n'étouffez pas la libre parole de ceux qui sont pris d'un zèle divin; ne profitez pas des malheurs d'autrui; le devoir que votre bouche propose, ne le déshonorez pas par vos actes. Mais à quoi bon m'étendre ? Ce qui précède suffit à toucher ceux qui ne sont pas totalement insensibles. Aussi, je m'arrête et vais me tourner vers la prière, en suppliant le Divin que cette lettre soit efficace.

A PALLADIOS, DIACRE

A propos de ta lettre, j'ai à dire, mais à toi je ne peux le dire, si j'obéis à la recommandation du précepte divin : «Ne donnez pas les choses saintes aux chiens.» Mais si tu te débarrasses de la rage canine, et si tu montres la douceur d'une humanité de bon aloi, même si tu ne poses pas de questions, je te donnerai des explications, enchanté non de la métamorphose, mais du changement de comportement.

A OPHÉLIOS, GRAMMATICOS

Le style épistolaire, qu'il ne soit ni totalement dépourvu d'ornement, ni non plus élégant jusqu'au maniérisme ou à la complaisance. Dans un cas, c'est terne, dans l'autre, il y a un manque de goût; la mesure dans l'ornementation satisfait à la fois à l'utilité et à la beauté.

A MÉNAS, DIACRE

Les gens en proie à ces graves passions que sont la colère et la cupidité, lorsqu'ils croient remporter une victoire, remportent en fait une victoire plus grave que n'importe quelle défaite. Car il y a des cas où une victoire est pire qu'une défaite et il ne faut pas se réjouir d'une victoire de ce genre, quand elle est le résultat d'une faute. Car le plaisir qu'elle procure, s'il réjouit un bref instant, provoque au fil du temps une honte éternelle.

A HIÉRAX, DIACRE

La conscience des fautes que nous commettons, nous ne l'avons pas nous-mêmes, par insouciance et amour-propre, et nous ne la donnons pas aux autres, qui ne sont pas mieux disposés que nous : c'est pourquoi, nous croyant en bonne santé, nous ne cherchons pas de médecins et nous ne voulons pas recevoir de soins; bien plus, nous ne savons même pas que nous sommes malades, ce qui est le comble de l'insensibilité, ou plutôt de la nécrose.

AU MÊME

Le mal porte en lui, de toute façon, son châtement, tu le sais parfaitement; la bonté, parce qu'elle est toute divine, ou bien parce qu'elle nous guide toute entière au Divin, engendre des récompenses qui dépassent l'entendement : cela aussi tu le sais. Alors, fuis le premier et poursuis la seconde; et ne vois pas dans la longanimité divine de l'indifférence. Car, de toutes façons, il soumettra les actes à un jugement très minutieux.

A DENYS, SCHOLASITCOS

Ils méritent une estime sans réserve ceux qui ont eu la loi naturelle pour pédagogue et qui ont fait leur devoir; car la nature a en elle un moyen exact et infaillible de juger les vertus, et c'est celui-là justement que le Christ a proposé sous forme d'exhortation et de conseil, en disant : «Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur vous aussi.» Puis, pour souligner que c'est la règle de la religion et de la charité, il a dit : «Voici la Loi et les prophètes.»

Mais quand la nature eut chancelé et qu'elle eut effacé les empreintes de la vertu, une loi écrite fut alors donnée. Et lorsque celle-ci aussi fut transgressée, le chœur des prophètes fut chargé du maintien dans le droit chemin. Et quand ils renoncèrent en disant : «Nous avons soigné

Babylone et elle n'a pas été guérie,» voici que vint sur terre celui qui avait mis dans la nature les germes-mêmes de la vertu, celui qui avait donné son enseignement par la Loi, celui qui avait prêché par les prophètes. La venue du Roi des cieux s'accompagna donc forcément de la proclamation de croyances en rapport avec le ciel et de la promulgation dans les saints Évangiles, comme dans des décrets royaux, d'un genre de vie seyant et plaisant à des anges plus qu'à des hommes.

A PAUL

Il est beau de faire du bien à ses amis; il est plus beau d'en faire à tous ceux qui sont dans le besoin; en faire à ses ennemis, c'est ce qu'il y a de plus beau : le premier comportement est à la portée des publicains et des gentils, le second, de ceux qui obéissent à la loi divine : le troisième, de ceux dont la vie est en rapport avec le ciel; or il y a autant de différence entre les anges et les hommes vivant sous la loi qu'entre ces derniers et les publicains. Car leur supériorité sur les publicains n'a d'égal que leur infériorité par rapport aux anges. Le premier comportement est louable, le second est charitable, le troisième échappe à la logique. Le premier qui consiste à faire du bien à ses amis, soit parce qu'ils nous en ont fait, soit pour qu'ils rendent à leur tour ces bienfaits ou se reconnaissent; le second qui consiste à faire du bien à n'importe qui, sans forcément en attendre en retour; le troisième qui consiste à faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal, et quelquefois même à ceux qui nous nuiront encore. Souvent, en effet, les bienfaits ne rendent pas les gens meilleurs, car l'envie les fait entrer je ne dis pas dans la foule des bêtes sauvages – elles savent avoir de la reconnaissance pour les bienfaits reçus – mais dans la foule des démons qui ne veulent rien faire de très beau et qui même s'opposent à ceux qui le veulent.

A ATHANASE, PRÊTRE

Le Christ notre Maître a dit bienheureux ceux qui à cause de lui entendent des accusations exprimées ou non, si leurs accusateurs sont convaincus de mensonge. Or il faut savoir que ces deux conditions sont nécessaires pour celui qui doit parvenir au sommet de la béatitude : à la fois les souffrances à cause de Lui et les accusations mensongères. Quand l'une de ces conditions n'accompagne pas l'autre, ce n'est pas si utile; c'est utile, mais pas autant. En effet, si, lorsque nous souffrons à cause de Lui, nous entendons de vraies accusations, il nous faut rougir; car si d'un côté nous sommes estimables, de l'autre, nous sommes condamnables. Et si, sans souffrir à cause de Lui nous sommes victimes d'accusations mensongères, nous recevrons une récompense pour notre patience, mais nous n'atteindrons certes pas le sommet de la béatitude : nous pouvons l'atteindre si les deux conditions sont rassemblées.

A ÉLIE (HÉLIAS), DIACRE

Si la souillure touchait seulement les propylées¹⁰ et non le sanctuaire, peut-être que le mal serait guérissable. Mais si c'est l'âme elle-même qui est touchée, que personne ne se fasse d'illusion. Et si quelqu'un trompe les gens en disant : Personne «n'est couronné s'il n'a pas concouru selon les règles», croyant que regarder en s'abstenant d'agir c'est lutter régulièrement, qu'il apprenne que celui qui organise et juge de telles luttes a dit : «Celui qui regarde une femme pour la désirer a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.» Une lutte régulière, ce n'est donc pas celle qui a pour normes le laisser-aller ou la présomption de chacun, mais celle dont les règles sont fixées par le juge infaillible.

A THÉODORE, SCHOLIASTICOS

Tu sembles ignorer ce qu'il faut critiquer ou louer et pour cette raison, avoir un raisonnement plein de confusion. En mélangeant en effet l'involontaire et le volontaire, tu as grandement confondu les choses du moins en ce qui te concerne.

Qu'Eusèbe soit, comme tu le dis, un homoncule, petit de corps, laid à voir, barbare d'expression, ne permet pas de le critiquer : c'est la vérité qui en juge. Car parmi ces particularités, les unes sont dues à la nature, l'autre à l'éducation ; mais les moeurs à moitié barbares, la langue dérégulée, le tempérament de bête sauvage, l'hostilité à la vertu, la complicité

¹⁰ Portique à colonnes formant l'entrée d'un sanctuaire.

avec le vice – il chasse en effet les gens de bien, et soutient les mauvais – cela lui est vraiment imputable et excède tout pardon.

Apprends donc ce qu'il faut critiquer ou louer et ne t'engage pas sans circonspection dans chacune de ces deux voies.

A NILAMMON, SCHOLASTICOS

Depuis que le *Conducteur des Muses*, selon eux – il est normal de les combattre en partant de leurs propres racontars – malgré toute la mélodie mise en oeuvre pour sa conquête, n'a pu venir à bout d'une chaste jeune fille depuis ce moment-là on cherche à rendre compte de la musique. Elle *charme* peut-être, c'est-à-dire, selon l'étymologie du mot, *elle conduit au vouloir*; elle n'asservit pas cependant le raisonnement, elle ne le contraint pas; et elle n'a pas assez de force pour réduire en son pouvoir celui qui s'y refuse. Et quand ils radotent, comme tu le dis, sur les origines, dis-leur : Comment se fait-il que celui que vous dites être le prince de la divination, auquel aussi vous attribuez faussement le nom de *Soleil*, ait ignoré que la jeune fille était chaste et qu'elle ne pouvait être séduite par le plaisir ? La divination ou sa qualité de musicien et son extrême compétence, selon vous, à provoquer ou révéler ces choses-là, auraient dû le lui apprendre. Mais si c'est une totale ignorance qui explique son flagrant échec, alors vous, les experts, cessez de découvrir votre propre erreur par ce genre d'affirmation.

A DIONYSIOS

Comme tu me parais t'être lancé à fond dans les affaires politiques, très certainement pour y briller, je t'engage à ne pas te précipiter dans un océan de soucis. Sache bien en effet que dans cette traversée, tu ne trouveras pas les réflexions qui te conseilleront utilement, elles s'en iront en cours de route, et, quand tu le voudras, tu ne recouvreras pas tes esprits, mais tu verras à l'avance la perte à laquelle tu aboutiras, poussé vers elle comme par un courant, et tu seras dans l'incapacité d'y remédier. Alors, tant que tu n'es pas absorbé, réfléchis bien à ce que tu dois faire.

A HARPOCRAS, SOPHISTE

J'ai été souvent étonné de voir les compositeurs de dialogues et les rédacteurs de grands discours se soucier énormément de leur gloire personnelle, en pratiquant un style sublime et très recherché, mais négliger le profit de leurs auditeurs qui aurait dû davantage les préoccuper. Car si les auteurs en retirent deux fois plus de gloire, cela ne peut rien donner de plus aux autres, tandis que si les autres en retirent un avantage, il peut y avoir un important accroissement de la vertu. Ils ont en vue leur propre intérêt et font fi de celui des autres, voilà pourquoi ils accusent la divine Écriture de ne pas avoir un style noble et orné, mais vulgaire et terre à terre. Eh bien, reprochons-leur en retour leur égoïsme qui fait que, tendus vers leur gloire, ils n'ont pas le moindre souci d'autrui; débarrassons l'Écriture vraiment divine de ce reproche, en soulignant qu'elle ne s'est pas souciée de sa propre gloire mais du salut de ceux qui l'écoutent. Et s'ils sont épris d'expression sublime, qu'ils apprennent qu'il vaut mieux apprendre la vérité de la bouche d'un simple que le mensonge de la bouche d'un sophiste. Le premier s'exprime simplement et brièvement; le second recouvre souvent la beauté de la vérité d'un voile d'obscurité, et, en donnant au mensonge une parure de beau langage, prépare sa boisson empoisonnée dans un vase doré. Or si la vérité est associée à l'élégance du langage, elle peut profiter aux gens cultivés, mais pour tous les autres, elle sera inutile et sans profit. Voilà pourquoi l'Écriture a traduit la vérité en un langage terre à terre, afin que à la fois les simples, les savants, les enfants et les femmes puissent la comprendre. Cette expression ne fait aucun tort aux savants, tandis que l'autre a nui à la majeure partie de la terre. De qui fallait-il donc se soucier ? Du plus grand nombre évidemment, et comme l'Écriture a eu justement le souci de tous, on voit à l'évidence qu'elle est divine et céleste.

A SERENUS, TRIBUN

L'avarice, cette maladie redoutable, difficile à guérir, aggravée encore par les remèdes que l'on a imaginés, ne cessera que si sa victime s'écarte de ce qui paraît être un gain; j'ai dit *de ce qui paraît être*, parce qu'en réalité, c'est un très grand dommage. Et si quelqu'un en doute, le divin Juge peut certainement le convaincre : «Que servira à l'homme, dit-il, de gagner tout

l'univers, s'il est atteint dans son âme ?» Car si peu à peu il cesse d'amasser, il en viendra à partager, et recouvrera une santé parfaite.

